

N° 124 - 9 Avril 1933.

1 fr.

Tous les Dimanches.

# POLICE MAGAZINE



## BORDEAUX, RUE DE GALLES

Lire, pages 8 et 9, un grand reportage de *Police-Magazine* sur les prostituées de la rue de Galles, à Bordeaux. Ci-dessus, à droite : une locataire de "casita" attend le client devant sa porte.

# A HUIS CLOS

## - Causes Salées -

### La bonne pourvoyeuse.

Les procès de mœurs sont assez rares en Angleterre. Faut-il en déduire que nos amis d'outre-Manche sont aussi puritains que le veut leur réputation ? Ou est-ce un effet de la température froide, humide, dissolvante et peu apte à faire sortir de leur calme les êtres, hommes et femmes, qui peuplent ces îles privilégiées ? La réponse tient peut-être dans le genre d'existence de nos voisins. Vie de famille très active et usage immodéré du flirt qui peut suffire grâce à ses multiples privautés.

Il n'empêche que, lorsqu'une affaire scandaleuse d'attentat aux mœurs éclate chez les Anglo-Saxons, elle est toujours peu ordinaire.

Les extrêmes se touchent.

Dernièrement, la cour de justice d'un comté du Sud eut à connaître d'un amateur de jeunesse, auprès duquel le marquis de Sade n'était, révérence parlée, que de la petite bière.

Ce gentleman — car il l'était par sa naissance — habitait un joli cottage voisin d'un gros bourg mi-agricole, mi-industriel, assez peuplé.

Riche, désœuvré, peut-être aussi neurasthénique, Sir Langham (ce n'est pas son véritable nom) avait fait une grosse fortune aux colonies. Il en était revenu célibataire endurci, mais pourvu néanmoins d'une sorte de servante-maîtresse frisant la quarantaine, et qui lui était toute dévouée. Cette femme eut tôt fait de se créer de nombreuses relations dans le pays. Elle se montrait aimable, accueillante, surtout aux enfants, qu'elle attirait dans la maison de son maître sous mille prétextes.

Aux pauvres gens, elle disait :

— J'ai beaucoup à faire chez Sir Langham ; c'est un homme qui exige un service très méticuleux, mais il ne veut personne d'autre que moi à demeure. Permettez donc à votre fillette de venir me donner un coup de main pour un jour ou deux chaque semaine, elle sera nourrie et je lui donnerai quelque argent.

A d'autres elle assurait que son maître serait heureux d'avoir une jeune lectrice quelques heures dans la journée.

Quand elle était à court de motifs plausibles, l'aimable femme invitait à prendre le thé plusieurs fillettes amies, avec promesse de mettre à leur disposition le grand parc du cottage, où l'on peut courir et s'amuser tout à l'aise.

Pendant deux ans les choses se passèrent sans accroc. Il y eut bien quelques familles qui, pour des raisons diverses, empêchèrent leurs enfants de retourner chez l'ancien colonial.

Des mauvaises langues prétendirent que Langham avait de bien curieux égards pour les jeunes amies de sa gouvernante, mais les potins n'allèrent pas au delà.

Dans les campagnes, on est discret jusqu'au moment où il n'est plus possible de l'être.

Vint enfin un événement qui éclaira d'une lueur étrange les façons d'agir mielleuses de la gouvernante.

Une fillette, Elsa B., rentra au logis, un soir, tout en larmes, les traits tirés et paraissant souffrir beaucoup d'un mal qu'elle refusa de faire connaître.

Sa mère voulut la déshabiller pour la mettre au lit ; l'enfant, après s'être débattue, chercha, toute tremblante qu'elle se trouvait, à prendre la fuite.

Il fallut entamer une véritable lutte avec elle pour la débarrasser de ses vêtements, lui passer une chemise de nuit.

Alors la mère recula de stupeur. Le corps de la petite fille était couvert de stries rouges, marques ne pouvant provenir que d'un fouet ou d'une cravache.

Quelques-unes de ces traces allongées s'offraient sanglantes et toutes fraîches.

Elsa, pressée de questions, avoua qu'elle tenait ces blessures de Sir Langham, mais qu'il l'avait menacée des pires châtiments si elle le dénonçait.

Une heure plus tard, la police du bourg était avisée du fait.

Le lendemain, elle commençait une enquête fructueuse, et Langham, flanqué de sa servante fidèle, était arrêté.

Devant le jury, l'ex-colonial fait piètre contenance.

C'est un grand bonhomme, sec, grisonnant, aux yeux renfoncés sous l'arcade touffue des sourcils. Sa lèvre mince décèle une cruauté froide ; son menton, de la persévérance dans les idées. Les mains ont de la blancheur, mais agitées d'un léger tremblement, elles paraissent vouloir saisir toujours quelque chose qui échappe. Vêtu correctement, le maniaque jette par instants un regard impénétrable sur sa pourvoyeuse assise non loin de lui.

Cette dernière a revêtu ses plus beaux atours, mais si elle est bien en chair et encore appétissante, la distinction lui fait défaut et la plus intense des frayeurs est peinte sur ses traits empâtés.

Conformément à la loi, chaque fillette venue pour déposer est interrogée par le ministère public et les avocats de la défense. Elles sont assez penaudes, les pauvres petites, et leur aventure chez Langham fait l'objet de discussions interminables entre l'accusation et la défense.

A sept reprises, le duel se répète par-dessus les têtes innocentes, blondes, brunes, quelquefois jolies, toujours très jeunes.

Une gamine de treize ans venue pour aider à la lessive sur la demande de la gouvernante dit qu'elle a vu Langham et la femme s'embrasser sur la bouche, en souriant de son côté et l'invitant à les rejoindre dans une pièce du premier étage où il y avait beaucoup de meubles bizarres et des bouteilles d'alcool sur tous les meubles.

— Là, mistress m'a offert de la liqueur bien douce et je me suis couchée sur un divan, où le patron est venu me rejoindre. Mistress s'est alors retirée en fermant la porte...

Les victimes, si victimes il y a au point de vue purement physiologique, ne sont heureusement pas nombreuses.

A part Elsa, dont les coups de fouet sont aujourd'hui cicatrisés, et la fille d'un commerçant qui, à force de venir livrer des commandes, connaissait trop bien le chemin du cottage et y subit quelques violences caractérisées de la part de Langham, la plupart des autres gamines n'ont rapporté de leurs visites qu'une connaissance prématurée de certains exercices sans danger pour leur santé, sinon pour leur chasteté morale.

L'accusé, par la voix de son avocat, réclame l'indulgence. De furieux accès de fièvre intermittentes l'ont incité à des excès qu'il regrette. Sans sa gouvernante trop empressée à lui fournir des sujets, il ne se fût jamais laissé aller à de semblables turpitudes.

— Mais les coups de fouet ? Expliquez les coups de fouet ! Interroge le juge.

Langham les impute à une sorte de crise délirante conçue après boire.

Quant à la gouvernante, elle ne nie pas ses relations amoureuses avec son patron, mais rejette la responsabilité entière sur lui.

— Il me terrorisait, déclare-t-elle. Si je n'avais pas attiré des fillettes au cottage, dans un accès de colère, il m'eût, un jour ou l'autre, assommée ou tuée à coups de poignard.

Cette thèse n'émeut pas le jury. Il répond oui à l'unanimité sur toutes les questions concernant la pourvoyeuse et accorde son indulgence à Langham. La femme ira au *hard labour*, l'homme en prison. Mais il paiera de lourds dommages et intérêts, plus une amende considérable.

J. C.

### L'expertise du service des mœurs.

C'est une grande belle fille aux bruns cheveux savamment ondes, gantée de blanc et serrée dans un manteau moulant ses impeccables formes, qui vient s'asseoir sur le banc correctionnel de la 1<sup>re</sup> Chambre du tribunal de Marseille.

Affaire d'apparence banale. Léone Viremontier a-t-elle dérobé sept mille cinq cents francs à ses patrons, les époux Lorignac, boulangers, dont elle était la caissière ?

La seule originalité de l'affaire réside dans la défense de la prévenue.

— On a bien retrouvé, dit-elle, plus de sept mille francs dans ma chambre, mais cette somme m'appartenait.

— Oui, reprend le président, et vous en expliquez la provenance en prétendant qu'elle vous a été remise par des amis généreux. M. l'inspecteur de police vous a demandé de les nommer, en vous promettant que l'enquête serait faite discrètement auprès d'eux pour contrôler votre affirmation. Vous avez refusé de donner ce renseignement.

— Monsieur le Président, réplique d'une voix harmonieuse et assurée la jeune femme si j'ai agi ainsi, c'est parce qu'il m'est impossible de donner ces noms.

— Par discrétion sans doute ? interroge ironiquement le substitut.

— Non, monsieur, déclare avec calme Léone Viremontier, ce n'est pas par discrétion, mais c'est par ignorance.

Le tribunal s'étonne et Léone explique sans confusion exagérée :

— Cet argent provient de plusieurs amis de rencontre que je ne connais pas autrement. J'ai en effet la coutume, mon travail

fini, de me promener dans certains quartiers peu fréquentés. J'y suis fréquemment abordée et je réponds aux invitations qui me sont faites à la condition qu'elles soient accompagnées de promesses avantageuses et réellement tenues.

— Bref, coupe le président, vous déclarez vous livrer à la prostitution et en tirer des ressources supplémentaires ?

— Oui, monsieur le Président, acquiesce simplement la jolie prévenue.

Mais déjà M. Lorignac et sa femme bondissent à la barre des témoins.

— C'est faux, monsieur le Président ! M<sup>me</sup> Léone n'avait pas un sou il y a deux mois. Elle n'a pas pu gagner sept mille cinq cents francs en faisant ce métier-là depuis si peu de temps.

— Je maintiens ce que j'ai dit, affirme Léone avec assurance.

Alors un débat d'une nature assez exceptionnelle va s'engager à une barre de justice ? Quelles peuvent être les ressources ordinaires de la prostitution exercée dans la banlieue de Marseille de neuf heures du soir à minuit ?

On a constaté, en effet, que les absences de Léone, couchée chez ses patrons, n'excédaient pas ces trois heures quotidiennes. Le chef du service de la police des mœurs, par hasard présent à l'audience, est alors appelé à la barre.

— Monsieur l'Inspecteur, demande le président, connaissez-vous la prévenue pour se livrer à la prostitution ?

— Si mes services l'avaient connue, elle aurait été inscrite sur les registres municipaux, ou tout au moins elle aurait été interpellée.

— Monsieur le Président, continue à expliquer, toujours du même ton placide, la jeune Léone, je ne raccolais que dans la banlieue.

— Raison de culpabilité de plus ! s'exclame le substitut. Il est inconcevable que, dans la banlieue déserte, vous puissiez rencontrer autant de galants généreux.

— C'est ce qui vous trompe, explique encore inlassablement Léone Viremontier. Il y a là beaucoup d'hommes qui abordent une femme parce qu'on ne les voit pas et qui cherchent des bonnes fortunes dans des lieux peu fréquentés. Il y a beaucoup plus de clients possibles dans une banlieue que sur la Canebière.

— Ce que dit la prévenue n'est pas inexact, confirme l'inspecteur des mœurs. Et notre surveillance, d'un autre côté, ne s'étend pas à la banlieue.

La défense de l'inculpée marque ici un double point.

— Mais, demande le substitut, pensez-vous, monsieur l'Inspecteur, et c'est là toute la question, qu'il soit possible à une fille galante de gagner trois mille cinq cents francs par mois dans un métier exercé là et dans de telles conditions ?

Alors le tribunal entend un véritable cours parfaitement documenté sur le tarif et les ressources de la prostitution marseillaise.

— En cette matière, répond l'inspecteur du service des mœurs, il faut considérer l'âge et le charme de la femme. Et en quelque sorte, ce que l'on appelle à l'heure actuelle son « sex appeal ». Dans la rue Bouterie, il y a des femmes âgées de plus de soixante ans et qui, selon leur courage personnel, gagnent de 3 à 50 francs par jour. Il y a des jeunes femmes, au même lieu, qui ne font pas davantage. Dans des voies plus fréquentées comme aux allées de Noailles, une jolie fille ne sortant que la nuit peut, entre neuf heures et minuit, se faire couramment trois cents francs. Il n'est pas impossible, même en banlieue, étant donné son charme et sa distinction, que la prévenue ait gagné cent francs par soirée.

— Cependant, ajoute l'inspecteur, je dois faire remarquer que, depuis la crise, ces bénéfices normaux ont diminué de plus de moitié. Néanmoins, le chiffre que j'ai cité reste possible.

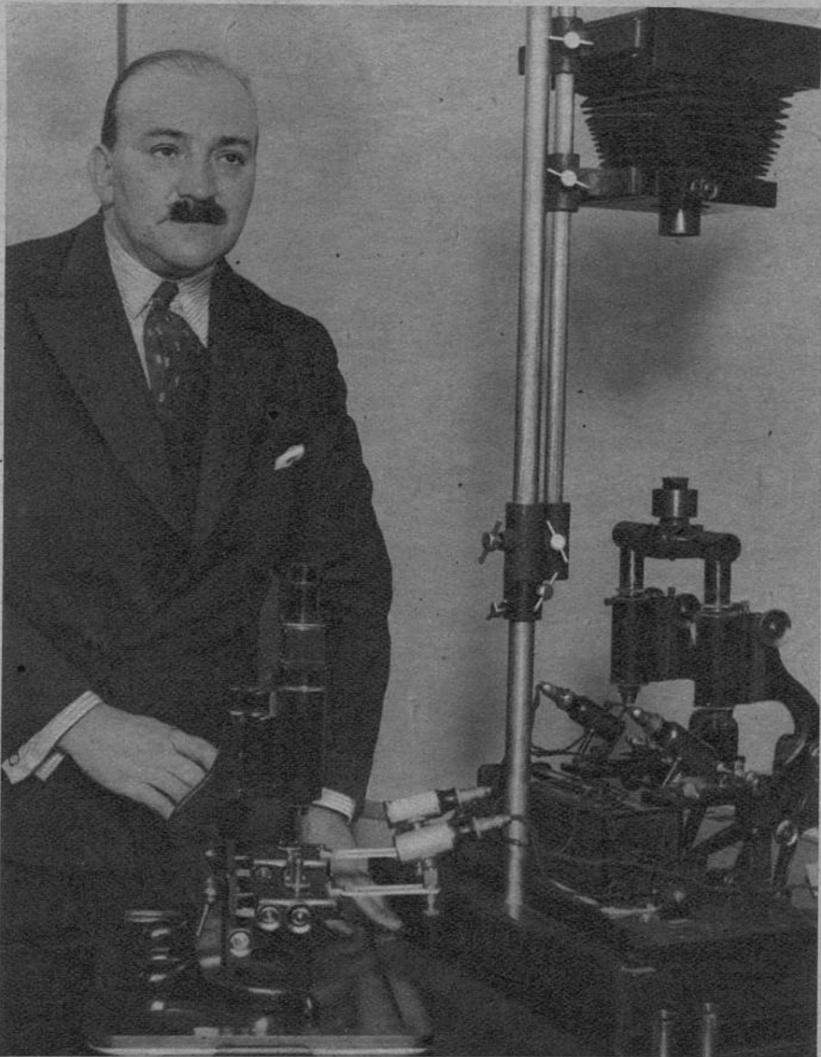
— Alors ! s'écrie M. Lorignac indigné, si elle gagnait cent francs par jour en trois heures à ce métier-là, pourquoi restait-elle huit heures à son comptoir comme caissière pour sept cents francs par mois ?

— C'est à cause de ma famille, monsieur, réplique Léone, qui, décidément, a réponse à tout.

Bien que les débats ne paraissent pas avoir établi sa culpabilité, au gré surtout du public masculin séduit par ses beaux yeux, le tribunal condamne Léone à dix mois d'emprisonnement, convaincu sans doute que son explication est plus coupable encore que son délit.

M. S.

## SUPER-BERTILLONNAGE



Un spécialiste de Londres, M. Robert Churchill, vient de perfectionner nos méthodes de « bertillonage ». Un appareil de son invention permet de déceler, sur les objets saisis, les traces les plus petites, les plus légères laissées par les criminels. (I. P. S.)

Direction - Administration - Rédaction

30, rue Saint-Lazare, PARIS (IX<sup>e</sup>)

Téléph. : Trinité 72-96. — Compte Chèques Postaux 1475-65

ABONNEMENTS, remboursés en grande partie par de superbes primes

FRANCE...	Un an (avec primes) ...	50 fr.
	Un an (sans prime) ...	37 fr.
	Six mois ...	26 fr.
ÉTRANGER...	Un an ...	65 fr.
	Six mois ...	33 fr.

Se renseigner à la poste pour les pays étrangers n'acceptant pas le tarif réduit pour les journaux.

Dans ce cas, le prix de l'abonnement subit une majoration de 15 fr. pour un an et 7 fr. 50 pour 6 mois, en raison des frais d'affranchissement supplémentaires.

# Vraies mineures

## Fausses mineures

### Une femme-enfant.

Tous les jours, je la rencontrais à la même heure, au même lieu. C'est à cause d'elle que m'est venue l'idée de cette enquête. Ainsi, le spectacle de la rue sollicite le reporter.

Vers six heures, chaque soir, elle tournait le coin de la rue Drouot et elle suivait le boulevard des Italiens. Elle allait, petite, toute petite, sa jupe courte troussée sur ses mollets grêles. Une taille d'enfant, une allure, un déhanchement de gamine.

Elle s'est retournée. Le visage de gosse avait des yeux de femme.

Un jour, un passant l'a accostée. Ils ont cheminé cent mètres, côte à côte, en devant. Ils se sont arrêtés au coin de la rue Grammont. Et puis ils se sont séparés. Plus loin, nouvelle rencontre. Un gros homme, d'aspect cossu, avec une moustache timide, un sourire un peu gêné. Ils ont tenu conversation. Ils ont ralenti le pas. Puis la petite a tourné des rues. L'homme l'a suivie dix mètres derrière elle, sans la quitter des yeux.

J'ai regardé les yeux de l'homme. Ils brillaient de je ne sais quelle convoitise inavouable et lourde. On voyait qu'il avait peur de la perdre. Sa démarche saccadée, un peu essouffée, se pressait derrière l'enfant.

Elle a suivi des petites rues. Au-dessus d'une porte, un écriteau : « Hôtel ». Elle est entrée. L'homme s'est arrêté une seconde comme s'il hésitait. Et puis, à son tour, il a franchi le porche derrière elle.

J'ai compris que c'était la petite qui avait choisi l'hôtel, un hôtel où elle était connue, habitée.

Elle y était entrée seule d'abord. L'homme ensuite. Tous deux séparément. Dans un autre hôtel, évidemment, on n'aurait pas accepté cette fillette.

Elle n'est pas une fillette. Clara... est une fausse mineure. Le gros monsieur est volé. Elle a vingt-six ans. Elle est mère de famille. Elle est aide-habilleuse dans un théâtre parisien.

Cette fille très majeure, cette maman, a un corps d'enfant. C'est ce qui l'a perdue. Toujours, sur sa route, elle a rencontré des offres faciles de vicieux ou de curieux.

La difficulté, pour elle, ça a été de trouver un hôtel. Elle me l'a expliqué. Car il faut bien, n'est-ce pas, que l'enquêteur ait droit à toutes les audaces, d'autant que sa curiosité à lui est pure, aussi pure que peut l'être une exacte information.

— Je ne sais pas ce qu'ils ont, les hommes, à être toujours comme ça après moi, derrière moi. Il a bien fallu que je trouve un hôtel. C'était difficile. Je suis petite. Je « fais très gosse ». Même de près. Les hôteliers ne voulaient jamais me recevoir. Il a fallu que j'en connaisse un. Je lui ai montré toutes mes pièces. Eh bien le croiriez-vous ? malgré ça il hésitait. Il disait : « Ça fera remarquer la maison ». Pourtant, c'est régulier, hein ! je suis majeure. Et comment !

Le client de Clara paie cinquante francs une chambre dont le prix courant est de

dix. Quand le client est vieux, ou qu'il est très bien mis, c'est cent francs.

Le client paie toujours. Il ne s'étonne pas. Il est même séduit par cette assurance de risque qu'il paie, par ces précautions d'entrer séparés. Ainsi il acquiert, il achète la certitude d'avoir affaire à une fausse mineure.

Le prix de la chambre l'a convaincu. En outre, ce prix est partagé entre Clara et l'hôtelier.

Il y a dans Paris, parmi les filles soumises, une centaine de cas pareils à celui de Clara, une centaine de fausses mineures dont l'âge varie de vingt et un à trente ans.

### Une vraie mineure.

Il y a aussi la vraie mineure. On rencontre parfois, sur les mêmes boulevards et plus souvent, depuis quelque temps, dans l'avenue des Champs-Élysées, une femme haute et maigre, au teint basané, qu'une petite fille accompagne.

La mère est maquillée avec décence et modération. La petite est habillée ordinairement de rouge et de vert, un peu trop voyante.

Quand on passe, la femme appuie sur vous le regard. Parfois la petite fille sourit. Et c'est affreusement pénible.

J'ai engagé la conversation. C'était facile. Si cuirassé qu'on soit, par le métier, sur toute la saleté humaine, je ne sais pas d'impression plus gênante, plus répulsive que celle de cette petite fille qu'on devine, qu'on comprend, qu'on sait équivoque. Et quand on pense qu'à côté d'elle, une mère...

J'ai parlé de n'importe quoi, de la pluie, du beau temps, du soleil précoce, le cœur serré. C'est la petite fille, tout de suite, qui interrompt. Elle a faim, elle a soif, elle voudrait manger un gâteau.

La pauvre gamine est bien dressée. Dès qu'un monsieur cause avec maman, tout de suite elle veut goûter.

Sur le boulevard, c'est dans un café-bar proche qui comporte un premier étage désert que la maman propose un sirop et un gâteau. Nous entrons.

Il est difficile à l'enquêteur le plus décidé de ne pas éprouver quelque honte à côté de cette mère et de cette enfant. Nul cependant nous regarde. Comment pourrait-on comprendre ? Comment pourrait-on concevoir ? Un monsieur, une dame, une petite fille qui vont boire un sirop et manger une brioche, rien de plus innocent, n'est-ce pas ?

Nous sommes installés. J'ai évité que l'enfant s'assie à côté de moi. La mère parle. Elle parle de la petite.

La comédie est montée avec soin, répétée chaque jour. Toutes deux savent leur rôle.

— Un peintre, dit la dame, veut faire le portrait de la petite. Elle sera son modèle. Ensuite elle montre des photographies. L'enfant joue au cerceau. Puis l'enfant est en costume de bain, puis dans une robe étrangement, affreusement décolletée.

Je n'y puis tenir. Je m'en vais, après avoir donné un vague rendez-vous. La dame, cependant, essaie de me retenir. La petite fille, cette fois, veut aller au cinéma.



Elle a suivi les petites rues... Au-dessus d'une porte, un écriteau : Hôtel. Elle est entrée.

— Nous prendrons une loge, dit la mère avec un coup d'œil complice.

C'est ainsi. La loge obscure de cinéma, d'abord. On devine des complaisances sans terminaison.

Ensuite, c'est le taxi. Enfin, quand le client est sûr, c'est le domicile de la mère. Elle demeure rue Gay-Lussac. Là, elle offre le thé aux messieurs. La séance est de 100, 200, 300 francs, selon les têtes, selon, peut-être, les exigences. D'autres fois, sans doute, c'est le chantage. L'enfant a onze ou douze ans.

Il est impossible de s'arrêter sur les turpitudes qui associent épouvantablement cette mère ignoble et cette petite fille déjà pourrie.

### Une étrange école infantine.

Dans une rue proche de la gare Saint-Lazare et qui porte un nom de capitale d'une nation amie, il est une étrange école. C'est au troisième étage d'une maison discrète. Les fenêtres sont closes et la porte s'ouvre dès qu'une sonnette tinte quand un pied s'appuie sur le seuil.

Dans la classe, il y a une vingtaine d'élèves, une vingtaine de petites filles bien sages, avec de grands cols blancs, de petits sarraux noirs, de larges cravates à pois et des cheveux bien bouclés au petit fer.

Il y a une maîtresse qui pourrait bien être une sous-maîtresse.

Les élèves penchées sur leur pupitre écrivent leurs devoirs. La maîtresse leur fait réciter la leçon. Histoire, géographie.

— Léa, parlez-moi du règne de Clovis. — Mémaine, quelle est la date de la bataille de Pavie ?

— Ida, qu'est-ce qu'une fle ? une péninsule ?

Ida, Germaine, Léa, se troublent, répondent mal. Aussitôt punition. La sous-maîtresse relève les jupes. Pan ! pan ! la fessée...

Détail : un vitrage sépare la classe éclairée d'une salle obscure où des messieurs sont assis. Ce ne sont pas tous des vieux messieurs.

Ils prennent grand plaisir à la fessée de Léa, de Germaine et d'Ida. Souvent même, c'est leur seul plaisir.

S'ils en désirent d'autres, ils n'ont qu'à parler. Et à payer.

Ida, Germaine, Léa, sont de fausses mineures. De vraies majeures. Leurs papiers sont en règle. La maison est tolérée. Et elles sont inscrites sur les registres hygiéniques de la préfecture.

C'est une maison d'illusions. L'illusion n'est pas parfaite. Trop de rouge sur les lèvres, trop de noir sur les yeux. Mais enfin, à 50 francs au maximum, l'illusion est suffisante pour un vice peu exigeant.

### Une répugnante officine.

Cet office, qui n'est qu'une officine, distribue de petits prospectus sévèrement interdits par les règlements préfectoraux, mais qui savent tomber clandestinement, dans les autos en station. On y lit que M<sup>me</sup> X... « vous procure tout ce que vous pouvez désirer ». L'adresse est faubourg Saint-Denis.

Quand on entre, c'est un bureau. On dirait une maison de placement. De fait, c'en est une.

On imagine les confidences que doit recueillir cette dame blonde, abondamment oxygénée, mais poudrée sans excès, aimable sans onction, et dont les doigts soignés portent de vraies bagues. Quels visiteurs et quelles demandes ! M<sup>me</sup> X... y satisfait.

Elle assure des fruits verts à des gourmands sans vergogne qui souvent peut-être n'ont plus de dents pour les croquer.

Au-dessous : Elle racolait, dans sa robe de gosse, sous la surveillance d'une fille.



Au-dessous : Une toute jeune fille, presque une enfant, est accompagnée d'une fille plus âgée.



A vrai dire, les fruits verts sont quelquefois des fruits mûrs.

On peut les consommer sur place. Derrière le bureau, un petit couloir tout rouge dessert la chambre bleue, la chambre rose, la chambre verte. Et même la chambre blanche où attend en permanence une première communiante de vingt-sept ans.

Il y a de la mineure à tous les prix. Au rabais, il faut beaucoup d'imagination et de bonne volonté pour accepter la fiction. Il y a beaucoup de fausses mineures parmi les mineures de M<sup>me</sup> X...

Et puis, il y a aussi de vraies mineures. Mais il faut montrer patte blanche et payer cher, très cher.

Nous entendons pour des mineures affectant des âges enfantins.

### Familles honteuses.

Des vraies mineures sont souvent « fournies » par la famille elle-même. Il y a d'affreuses abjections. Le plus souvent, les services de la voie publique, où l'hygiène morale n'est pas moins impérieuse que l'hygiène rurale, surprennent le même spectacle.

Une toute jeune fille, presque une enfant et souvent une enfant même, est accompagnée d'une fille plus âgée, qui parfois est sa sœur, qui la sort, la produit, la présente. C'est la grande qui fait le sourire, le racolage et qui, ensuite, propose la petite.

Un magistrat me citait l'autre jour ce mot affreux d'une mère qui prostituait sa petite fille :

— Il faut se dépêcher d'en profiter, ça vieillit si vite.

### Enfants vicieuses.

Il y a aussi les enfants vicieuses. La cupidité pousse à la prostitution. Et aussi la curiosité morbide, souvent une précocité malsaine. L'inspecteur B... m'a raconté cette histoire :

— De braves gens, employés de la ville, avaient déclaré au Service des recherches dans l'intérêt des familles la disparition de leur fille, Henriette, âgée de treize ans.

L'inspecteur a recherché l'enfant. Il l'a retrouvée dans un hôtel louche du quartier de la Chapelle. Elle était en ménage avec un Arabe de quarante ans. Elle racolait, dans sa robe de gosse, sous la surveillance d'une fille.

L'Arabe grelottait de peur. Il s'est laissé arrêter sans résistance. L'inspecteur, en bon papa, a voulu prendre la fillette par la main pour la ramener à ses parents. La fillette a sorti de son bas un couteau tout ouvert et s'est jetée sur l'inspecteur. Il a fallu la désarmer, la ligoter, la charger dans un taxi.

Tout le long du trajet, elle grinçait, elle écumait, elle lançait les injures les plus ignominieuses, les plus ordurières et les plus obscènes. C'étaient des mots, des phrases, des expressions effroyables dans une bouche d'enfant. Chez elle, la petite ne s'est pas calmée. Elle a insulté sa mère, son père, pauvres gens affolés qui ne savaient que trembler et pleurer devant ce petit monstre vomi par l'enfer.

— Oui, disait-elle, je veux faire la p... je retrouverai « mon homme »...

Un inspecteur de police a vu bien des choses dans sa vie.

— Je n'oublierai jamais ça, me répétait pourtant le brave homme, dont l'émotion paternelle faisait trembler la rude moustache.

Et de ces enfants vicieuses qui ne doivent leur dépravation à aucun atavisme, à aucune éducation mauvaise, à aucun élément extérieur, mais seulement à leurs sentiments intérieurs, il en est, hélas, plus qu'on ne pense ! Toute une petite colonie, voici quelque temps, était surprise aux Buttes-Chaumont. L'affaire s'est achevée en police correctionnelle par la condamnation de quelques vieillards malpropres.

Il en est encore qu'on rencontre dans des rues lointaines et populeuses. Elles sont dénoncées moins souvent qu'on ne croit, et remplacées, hélas, dès qu'elles sont confiées à un patronage, par d'autres petites misérables.

### Aberrants et maniaques.

Toute une section policière s'attache à la défense de l'enfance abandonnée. Mais ce ne sont pas toujours des abandonnées, ces vicieuses qui s'abandonnent.

Quant aux tristes individus qu'une aberration singulière pousse à souiller l'enfance, leur cas est bien connu en pathologie.

L'un d'eux, et non des moindres, dont la situation était considérable et dont la condamnation fit à son époque grand scandale, eut un mot qui figure dans la procédure et qu'on pourrait retrouver encore, enfoui dans la poussière de son dossier.

A une proxénète qui lui fournissait son déplorable butin, il reprochait l'âge, selon lui trop avancé, de ces « mineures ».

— Vous ne me donnez, disait-il, avec une indignation qui paraissait comique si elle n'était pas atroce, vous ne me donnez que des « vieilles poules de quinze ans » ! (Sic).

Mot affreux d'ailleurs, mais qui exprime l'âme inconsciente et trouble de ces déplorables maniaques.

MARCEL CHABERT.

## UNE CURIEUSE INVENTION

La curieuse invention que voilà ! Et comme l'homme, lorsqu'il s'agit de nuire à son prochain, sait faire usage des pires ingéniosités !

Le tribunal de Berlin vient de voir comparaître devant lui un nommé Otto Bürger. Cet Otto Bürger, qui a été condamné à un an de prison, avait commis le crime de frapper son hôtelier, qui lui réclamait le montant de sa pension en retard.

L'hôtelier avait eu la figure profondément lacérée, comme par des coups de couteau. En examinant les mains de Bürger, on constata qu'il portait deux bagues, en apparence semblables à toutes les autres bagues, mais mille fois plus dangereuses. En tirant sur un simple petit bouton, situé à la base de ces grosses chevalières, on faisait se dresser deux lames courtes et aiguës, effilées comme un rasoir.

C'était avec cette arme, qu'il s'était procurée on ne sait comment, on ne sait où, que

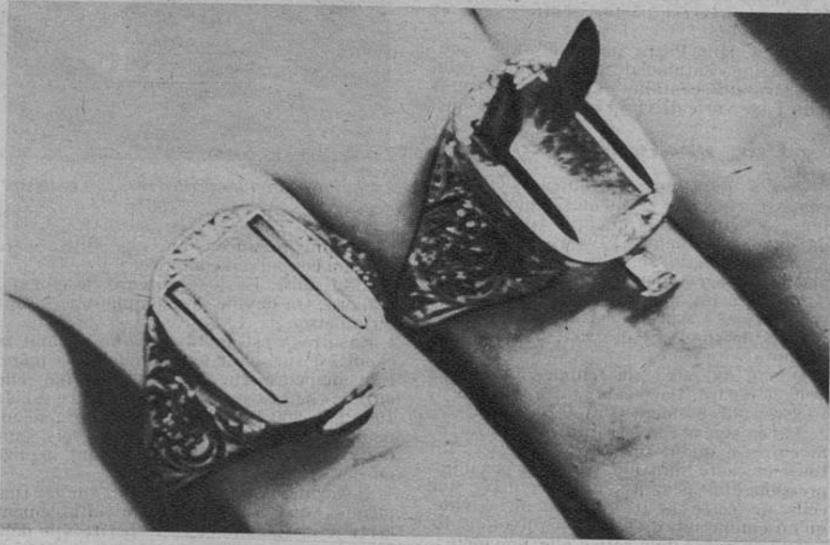
Bürger avait labouré la face du malheureux, manquant de quelques millimètres de lui crever un œil.

La police se demande s'il y a beaucoup de bagues à sceau de ce type en circulation. Car elle est persuadée que Bürger n'a pas fait confectionner lui-même ce poignard en réduction, mais qu'il se l'est procuré dans le commerce.

Les enquêteurs se posent aussi cette question : ne s'agirait-il pas, comme pour les couteaux spéciaux de la Mafia et de la Camorra, d'un insigne de secte secrète, susceptible de se changer, en une seconde, en une arme redoutable entre toutes ?

Le prisonnier, longuement interrogé sur ce point délicat, ne veut rien dire et se contente de répondre « Je ne sais pas. Cherchez. »

Le « cas Bürger » met sur les dents, à l'heure actuelle, toute la police germanique et suscite des controverses passionnées. (K.)



## On accuse, on plaide, on juge...

### L'amour et le couteau.

Marcel-Henri Carré, porcelainier à Châteauroux, fit, en 1924, la connaissance de Germaine Giraudon, avec laquelle il se mit en ménage ; lui semblait fort épris de son amie, qui, sans doute, l'était moins, puisque ses fugues étaient à peu près hebdomadaires. Elle partait le samedi soir et ne rentrait que le lundi au domicile extra-conjugal... Marcel Carré criait, récriminait, tempêtait et pardonnait : cela dura huit ans. Et puis, un beau jour, la femme partit pour ne plus revenir, que s'était-il passé ? Germaine avait fait la connaissance d'un auxiliaire des postes, M. Raymond Blin, qui lui avait offert de l'épouser.

L'ancien ami devint furieux, il écrivit des lettres de menaces, adjurant Germaine de revenir : elle passa outre et se maria le 3 juillet 1932... dès lors, sa vie devint un enfer :

— Je la tuerais, répétait sans cesse Carré, je lui ferai son affaire avant longtemps !

« Je ne suis pas homme à me laisser ainsi quitter, écrivit-il à la belle-sœur de Germaine, elle verra ce qu'il en coûte de me duper ainsi... je l'aimais, elle était à moi, elle ne sera pas longtemps à un autre : je la tuerais !... »

Un mois s'écoula, Carré n'écrivit plus, ne menaça plus : s'est-il calmé ? Mais non : les lettres reprennent plus pressantes, plus furieuses que jamais... l'homme est exaspéré, fou... le drame va éclater.

Un beau jour d'août torride enveloppe Châteauroux dans une buée de feu, le soleil dore les arbres brûlés par les rayons ardents, l'Indre flâne avec nonchalance, l'eau est miroitante d'or et d'argent dans la splendeur du jour, les Castelroussins opprésés par la lourde chaleur ne sont guère nombreux près de la gare où passe Marcel Carré. Que vient-il faire ? Est-ce le hasard qui amène Germaine Giraudon à quelques pas de lui ou bien l'a-t-il suivie ? La seconde hypothèse est la plus plausible, puisqu'on l'a vu le matin rôder rue Nationale, où habite la jeune femme.

Celle-ci n'est pas seule, elle est accompagnée de sa belle-sœur et suit la route de La Châtre.

Elle a sans doute peur, car elle sent que derrière elle, Carré, dont elle connaît la violence, la suit, sa bicyclette à la main.

Germaine Giraudon et sa compagne arrivent au rond-point que la route de La Châtre forme avec les boulevards extérieurs. L'homme, brusquement, lâche sa bicyclette qui tombe avec un bruit mou sur le macadam amolli par la chaleur, il se précipite sur son ancienne amie et la larde de coups de couteau... un couteau tranchant et effilé qui fait à la malheureuse de larges blessures d'où le sang gicle avec force...

Défense simpliste de tant de meurtriers qui fut aussi celle de Marcel Carré.

— Je ne pouvais, dit-il aux jurés de Châteauroux devant lesquels il vient de comparaître, je ne pouvais vivre sans elle... j'ai agi dans un moment de passion furieuse !

M<sup>me</sup> Solange Mauclair, partie civile au nom du mari de la victime, s'éleva avec une chaleureuse éloquence contre ce crime passionnel, qui n'est pas toujours un crime d'amour, mais souvent un crime d'amour-propre déçu ou de jalousie blessée.

M<sup>me</sup> Périchon avait la lourde tâche de défendre Marcel Carré, il plaida l'amour, l'amour seul capable de la folie criminelle de son client.

Le jury entendit cet appel, puisqu'il ne condamna le meurtrier de Germaine Giraudon qu'à cinq ans de travaux forcés.

Et l'on dit que les jurés provinciaux sont plus sévères que leurs collègues parisiens...

SYLVIA RISSER.

## DEMANDEZ PARIS



Son N° SPÉCIAL

d'AVRIL

contient

PARTIES de CAMPAGNE

par Odile D. CAMBIER

UNE COURTISANE

par Léon TREICH

L'AMOUR chez les INDIENS

par G. CHARLES

UNE NOUVELLE INÉDITE

TES REVES SE REALISERONT

par Henri DUVERNOIS

EDMONDE GUY

par Paul REBOUX

JOUTES FÉMININES

par George STUART

Et beaucoup d'autres articles signés des meilleurs écrivains

100

PHOTOGRAPHIES

INÉDITES AVEC 2 HORS-TEXTE

FONT DE CE NUMÉRO

une Publication de premier ordre

60 PAGES SUR PAPIER GRAND LUXE

EN VENTE PARTOUT

LE N° : 4 francs

L'abonnement d'un an est de 40 francs

PARIS-MAGAZINE

227, Rue Saint-Denis - PARIS

### SI VOUS AIMEZ LA LECTURE

Demandez l'envoi gratuit

des Listes et Catalogues de LIVRES NEUFS valant de 12 à 15 fr. soldés 20 fr. les 5 volumes Lib. MERCEUR (S.P.M.) B.P. 30 - 31, r. Mercœur, Paris-XI



LE RECORD DU RIRE

Contre 2 fr. en timbres, vous

recevrez le

SENSATIONNEL ALBUM ILLUSTRÉ

200 p., 1200 grav. : Farces, At-

trapes, Chansons, Monologues,

Livres rares sur les danses,

L'Hypnotisme, la Magie, etc.

Sté A. GOBIN, 9, Bd St-Martin, PARIS

## Les « trucs » des médiums

QUAND un médium veut faire certifier officiellement ses « phénomènes », il s'en va à l'Institut Métapsychique de Paris, 8, avenue Niel. Là sont passés les médiums les plus célèbres du monde, tous ceux qui ont convaincu, séduit, émerveillé les plus grands savants de l'univers. Tous ont été pris, comme on dit, la main dans le sac, tous sauf deux : Gusik et Rudi Schneider, qui ont produit d'indiscutables et admirables manifestations.

Ainsi, la double preuve est faite : il y a des phénomènes psychiques. Il y a des fraudeurs de phénomènes psychiques.

Le D<sup>r</sup> Osty, directeur de l'Institut, me dit :

— Ici, toutes les fraudes sont décelées. Impossibilité absolue de truquage.

J'ai visité la plus belle des laboratoires qui entasse des appareils compliqués, ingénieux et implacables. Le profane que je suis saurait mal en expliquer le mécanisme, encore que le D<sup>r</sup> Osty, éminent savant, m'en ait clairement expliqué l'origine et le mécanisme. Nous les verrons à l'action. C'est mieux.

\*\*

Rudi Schneider a accepté tous les contrôles. Il les a sollicités. Il veut que les manifestations qu'il produit soient indiscutables. Elles le sont.

J'ai vu Rudi Schneider. Celui qui produit des phénomènes étranges que la science constate en reculant d'effarement est le jeune garçon le plus simple et le plus sain du monde. Ses cheveux blonds sont sagement séparés par une raie bien droite : ses yeux gris me regardent avec franchise et son sourire est de la plus aimable cordialité.

Qu'on n'attende pas de lui une démonstration ou une explication de ses phénomènes. A l'état de veille, il en parle peu et ne semble point, lorsque je tente de l'en entretenir, y apporter cette importance capitale qui aiguise la curiosité.

Et cependant, grâce à lui, une des plus grandes découvertes du monde, qui doit bouleverser et qui bouleversera sans doute nos connaissances modernes, a été faite par le D<sup>r</sup> Osty.

L'Institut Métapsychique, il faut bien le redire ici, est une œuvre scientifique, seulement scientifique, purement scientifique. Elle n'accepte pas l'hypothèse spirite. Elle étudie le phénomène. Elle le constate. Elle en recherche l'explication à l'aide des lois naturelles connues, supposées ou ignorées. Mais assez de science. Entrons dans l'action.

\*\*

Rudi Schneider est assis dans le laboratoire du sous-sol de l'Institut Métapsychique. Un rideau noir a été tendu dans l'angle de la pièce. Sur une petite table est posé un objet léger, en l'occurrence un mouchoir blanc. Une lumière rouge laisse visibles tous les détails de la scène.

L'assistance où nous sommes est composée de savants auxquels se mêlent peu de curieux. Je ne me crois pas le droit de révéler des noms qui m'ont été confiés.

Derrière les rideaux noirs, rien, personne. Rudi est entré, revêtu d'un pyjama dont il s'est habillé à l'Institut même. Il est sur sa chaise, gardé par deux contrôleurs. Les manches et les contours du pyjama sont bordés de rubans phosphorescents qui rendent visibles tous ses gestes. Le rideau noir est muni à toutes ses coutures de bandes lumineuses. En outre, des grelots sont attachés au bas.

Très vite, Rudi est en transe. Et, au bout d'un instant, dès cette première séance, tous les assistants constatent un mouvement du rideau, du rideau qui est à un mètre de Rudi. Le rideau se gonfle jusqu'à toucher la table située à quarante centimètres. Le même phénomène se produit plusieurs fois devant tous en lumière rouge, pendant l'absolue immobilité de Rudi.

C'est tout.

Et déjà c'est une chose fantastique. Attendez. Il y a mieux. Rudi Schneider a donné soixante-dix-sept séances à l'Institut Métapsychique. Presque toutes ont été positives.

Un jour, Rudi Schneider, sur sa chaise d'opération, s'écrie :

— Eloignez la table. La « force » va « faire quelque chose » (sic).

Trente secondes plus tard, nous pouvons constater que l'espace entre les rideaux et la table diminue. Le rideau de droite se gonfle et laisse échapper un brouillard épais et grisâtre, nappe de trente centimètres de large, qui s'avance sans hâte vers le bord supérieur de la table, laquelle table, aussitôt atteinte, se met à glisser de plus de vingt centimètres dans la direction des assistants.

N'est-ce pas effarant ?

Autres expériences. Un dispositif permet un contrôle matériel indubitable. L'objet qu'à distance la force obscure émanée du sujet doit déplacer baigne au milieu d'une couronne de rayons infra-rouges. Dès qu'une matière quelconque pénétrera dans cette zone infra-rouge, un circuit électrique se produira et une sonnette tintera.

A cinquante reprises différentes, au cours de ces séances, Rudi Schneider a annoncé :

— « La force », voici « la force ». « La force » va « faire quelque chose » (sic).

Et cela, qu'il appelle « la force », et qui n'a de nom dans aucune langue, puisque nous ne savons pas ce que c'est, cela pénètre le rayon infra-rouge. Et, chaque fois, la sonnette tinte à la volonté, ou plutôt sous l'effort tenace et crispé du médium Rudi Schneider.

Au risque d'accabler le lecteur de répétitions, il faut bien que je dise et que je redise encore que le matériel scientifique échappe à Rudi Schneider, que ces appareils ont été placés là comme autant de pièges dont il n'a ni le contrôle ni la connaissance.

Cet enregistrement minutieux et savant a démontré que les phénomènes psychiques sont assurés, sont certains, sont indubitables.

Ils restent inexplicables. N'importe. Connait-on mieux les ondes hertziennes ? Qui donc peut nier la T. S. F. ?

\*\*

Les médiums truqueurs ? Ils abondent. On ne peut pas toujours accomplir des miracles.

— Il est plus facile de frauder les phéno-

mènes que de les exécuter, me dit avec un scepticisme indulgent et averti le D<sup>r</sup> Osty.

Un médium est un homme qui a un métier, le métier de producteur de phénomènes. Il en vit. Il s'y enrichit parfois. Il faut bien qu'il produise ces phénomènes. Alors, il les produit n'importe comment.

La merveille naturelle s'achève en prestidigitation.

Après les phénomènes vrais, les misérables supercheries. L'une d'elles est récente. Elle n'a que quelques ans de date. Elle est restée classique. Elle m'a été contée par celui-là même qui en fut le témoin.

Vous rappelez-vous l'affaire de Mantes ? Elle a commencé par une communication du Bulletin de la Société psychique de Nancy. Un cercle spirite de Seine-et-Oise produisait des manifestations étonnantes. On y voyait évoluer des fantômes. Du Japon, de l'Australie et de l'Amérique abondèrent des spirites convaincus. C'est alors que mes distingués confrères Masson et Quartier résolurent d'assister au miracle ou de dénoncer le scandale.

A Mantes, ils parvinrent à être admis au cercle spirite. Dans une salle tendue de noir où flottaient des vapeurs d'encens, ils écoutèrent le médium-jardinier Blaise évoquer devant un cercle ébahi Jeanne d'Arc, Napoléon et Jésus.

Puis ce fut l'apparition de Madeleine. Derrière les rideaux, conta M. Quartier, des gémissements et des plaintes retentissent. Puis une apparition blanche s'approche, parle avec une voix de fausset, en se dandinant.

D'un geste, Masson et Quartier empoignent le fantôme, arrachent les voiles blancs et découvrent le jardinier Blaise en pantalon de travail et en bras de chemise.

Dans leur passion de vérité, ils lui ont même arraché ses bretelles qu'ils brandissent comme un trophée, en s'écriant :

— Braves gens, on vous trompe ! Le voilà, l'esprit Madeleine !...

Alors une scène indescriptible se produit. Les assistants se ruent furieusement sur les deux courageux interrupteurs.

— Tuez-les ! Crevez-leur les yeux ! Ce sont des espions !

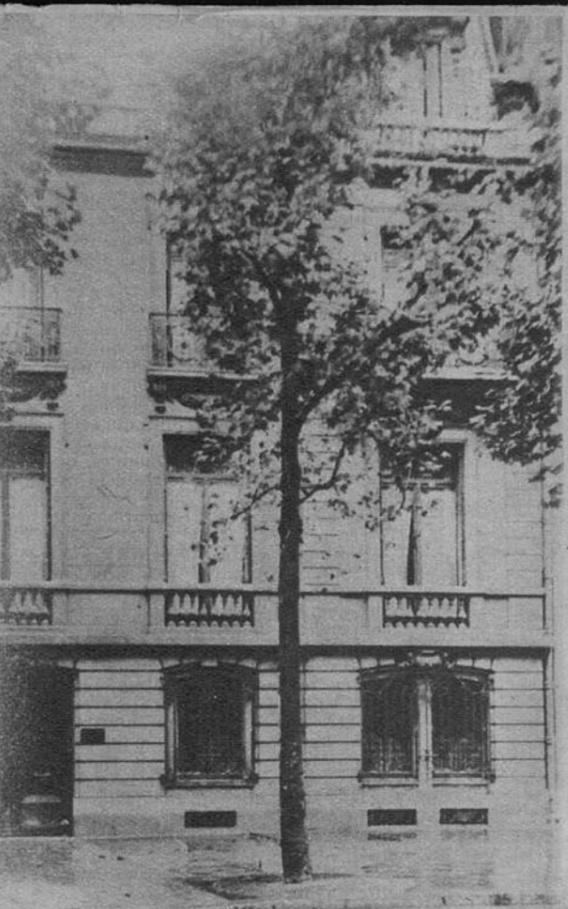
C'est une foule déchaînée, sanguinaire, qui, armée de barres de fer et d'aiguilles, s'efforce de tuer les deux reporters et de leur crever les yeux. Scène digne du Grand Guignol. Les assaillis parviennent, grâce à leur vigueur, à s'échapper, convertis de sang et de plaies.

Plainte au procureur de la République de Mantes. Instruction. Les coups sont indéniables. Mais qui les a donnés ? Aucun des spirites interrogés n'en accepte la responsabilité. Quels sont ceux qui ont frappé ? Impossibilité de le savoir. Mollesse aussi de la justice à intervenir. Les esprits forts nient les phénomènes, mais les esprits faibles les redoutent. Un non-lieu intervient en faveur des spirites assommeurs de Mantes.

Le jardinier Blaise cependant n'a pas perdu dans la bagarre que ses bretelles, mais aussi quelque chose de son prestige. Il ne joue plus les fantômes. L'esprit de Madeleine s'est envolé.

\*\*

Il y avait, dans un petit appartement du quartier des Batignolles, une vieille dame qui produisait depuis trente ans des « manifestations » fort appréciées du monde spirite. Chez M<sup>me</sup> V... des officiers, des littérateurs, des artistes, des médecins assis-



La façade de l'Institut Métapsychique de Paris, 8, avenue Niel.

taient à des séances absolument gratuites, tout à fait désintéressées. La vieille dame, armée d'un crayon qui dirigeait, prétend-elle, une force extérieure, inscrivait :

« Commencez ! Je suis là ! »

Des contrôleurs lui tenaient les deux mains, cependant que des coups étaient frappés sur une table. Une guitare résonnait dans l'ombre. Des tapes rapides frappaient les épaules. La principale distraction de l'aimable « guide » était de mettre des bonbons délicieux dans la bouche des assistants.

Tour à tour, deux esprits, dont l'un s'appelait Mathurin et l'autre Champignon, se complaisaient à ces gentillesses. La comédie tournait au vaudeville.

Il faut entendre le D<sup>r</sup> Osty conter avec son calme humour d'homme de science sa visite chez M<sup>me</sup> V...

— Je l'invitai à mon tour, dit-il, à se manifester à l'Institut Métapsychique.

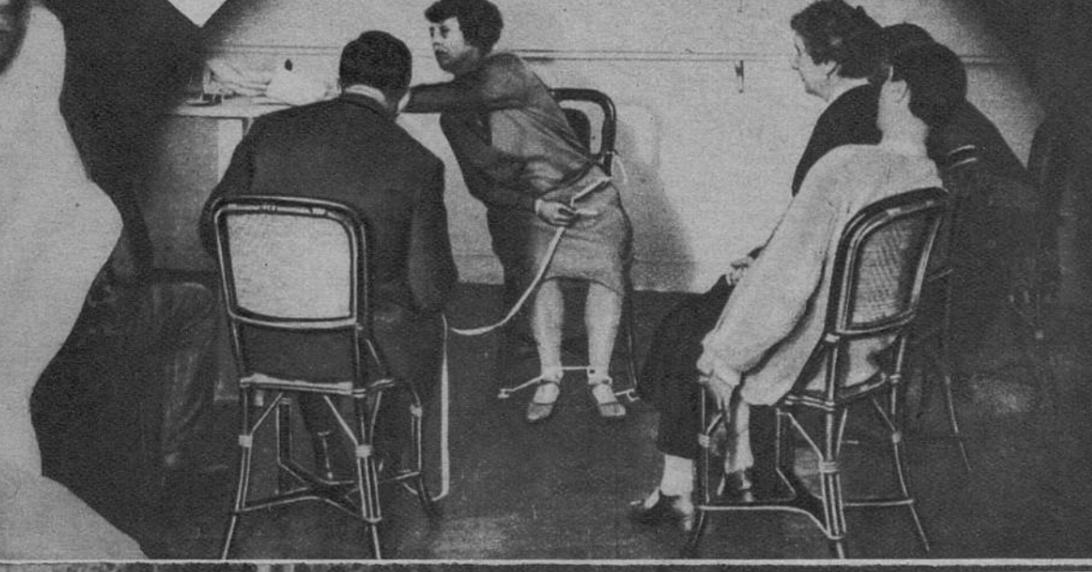
Une politesse en vaut une autre. M<sup>me</sup> V... eut l'imprudence de rendre au D<sup>r</sup> Osty sa visite. Ce ne fut pas long.

— L'esprit Champignon, me dit le docteur, fut tout d'abord timide et désorienté sans doute, car il ne produisit que de médiocres phénomènes. Mais peu à peu il en vint à accomplir les actes qu'il avait accoutumé d'effectuer en son logis des Batignolles.

C'est alors que je résolus d'en fixer l'image sur la plaque photographique. Déjà l'esprit Marie avait annoncé par le truchement (Suite page 14.) MAURICE CORIEM.

Le médium Stanislava est photographié en flagrant délit.

# CHEZ LES SPIRITUES



Ces dames.

Nous avons écouté dans le plus grand silence le dramatique récit de Gaston. — Vous aviez réellement l'intention de tuer Régine ? demandâmes-nous dès qu'il eut terminé.

— Certes. — Mais il nous semblait que, dans le « milieu », les hommes trompés ne se vengeaient jamais sur les femmes qui, comme vous le dites, leur « avaient fait la malle » ?

— C'est exact. On parle souvent de règlements de comptes entre « macs » ; or, toujours, ce sont des hommes qui sont tués ou blessés.

« Dans le « milieu », les femmes, quelles que soient leurs fautes, ne risquent qu'une volée.

« Les hommes, eux, risquent le coup de revolver.

— Pourquoi cette différence ?

— Simplement parce qu'à tirer sur un homme, le « mac » ne risque que la Guyane, tandis que, s'il « descendait » une femme, le couperet du bourreau, sans grâce possible, ne le manquerait pas !

« Ça, c'est l'explication vraie, que je donne en toute sincérité. Maintenant, les gars du « milieu » en ont une autre : l'impossibilité d'un arrangement entre hommes devient une question d'amour-propre... qu'il faut régler dans le sang, tandis que la femme, elle, est tellement en dessous de son mâle, que, quoi qu'elle fasse, elle ne peut l'émuouvoir.

« Mais ceci, croyez-moi, n'est que du chiqué.

« D'ailleurs une histoire vous prouvera ce que j'avance.

« Un certain Paul avait une femme qui travaillait à Paris, en maison. Un jour, elle fit la connaissance d'un « michet » qui lui plut. Elle partit avec lui, laissant tomber son « homme ».

« Or, Paul avait un compte en banque, rue de Clichy pour préciser, compte qui se montait à environ deux cents mille francs ; très correct, pour éviter de laisser sa femme dans le besoin en cas d'accident mortel, il lui avait remis un chèque en blanc, en lui disant :

« — Ma chérie, si jamais il m'arrivait quelque chose, tu n'as qu'à remplir ce chèque et à le toucher.

« La veille de sa fuite, la femme s'était débrouillée pour faire dire à son homme le chiffre exact auquel s'élevait son compte.

« Aussi, quand le délaissé, apprenant son infortune, se rua, saisi d'un pressentiment, au guichet de la banque, l'employé lui déclara qu'il restait à son compte une somme globale, totale et définitive de quarante-sept francs !

« La femme avait touché le chèque !

« Que fit Paul ? Se précipita-t-il sur son « calibre » et se mit-il à la recherche des fuyitifs afin de leur tirer dedans ? Non. Pas

si bête ! Quand je le rencontrai, quelques jours plus tard, il me dit :

« — Si le type avait été du « milieu » j'aurais tiré dedans, — car je sais où ils sont tous les deux, — mais ce n'est qu'un micheton et je le laisse tomber. Quant à ma femme, je n'ai pas envie d'aller porter ma tronche à Deibler pour sa sale peau !

« — En somme, continua l'un de nous, les femmes n'ont droit, en général, à aucune espèce de tendresse. Elles donnent leur argent, si désagréablement gagné, et n'ont droit qu'à des coups en échange.

« — Ne croyez pas cela ! protesta Gaston. Ne vous imaginez pas surtout que, dès le moment où une femme consent à accepter d'entretenir un homme, elle ait droit à la raclée quotidienne si la « comptée » n'est pas suffisamment abondante. Le « mac », qui a dû déployer des trésors de diplomatie pour parvenir à convaincre la femme, doit encore déployer des trésors de diplomatie pour la garder. Il ne doit pas oublier que, pour cette femme, s'il représente le maître auquel il faut obéir, — car la désobéissance flagrante doit tout de même être punie par une bonne trempe, — il représente également, et surtout, l'être aimé, adoré, auquel cette femme porte autant d'amour véritable qu'elle en simule toute la journée. Il faut donc que, par son immense tendresse, il lui fasse oublier tout, et qu'avant de s'endormir, la femme puisse lui murmurer :

« — Chéri, je suis heureuse que tu sois mon « homme ».

« — Nous pensions le « milieu » plus brutal !

« — Il l'était autrefois, mais les mœurs ont changé. Garder une femme aujourd'hui, c'est une tâche beaucoup plus difficile qu'elle ne l'était autrefois.

Le souteneur de jadis appartenait en général à une bande qui s'exerçait, à temps perdu, dans la cambriole ou l'attaque nocturne... Quand un « dur » d'autrefois possédait une « marmite », personne ne se permettait d'y toucher ; sinon, les couteaux à cran d'arrêt sortaient des poches et on réglait ça sur le talus des « fortifs », à la loyale, homme contre homme, ou bande contre bande.

« Aujourd'hui, les « fortifs » ont été remplacées par les habitations à bon marché et les couteaux à cran d'arrêt ont fait place aux « calibres ». Encore les « durs » ne le portent-ils pas sur eux, ce calibre, et ne le glissent-ils dans leur poche revolver que s'ils ont vraiment envie de s'en servir, ou s'ils se sentent menacés. Ces occasions sont très rares, puisque les irrégularités se règlent en général par le paiement d'une amende...

« Or, une amende, si élevée soit-elle, ne remplace jamais une bonne gagnuse. Aussi le « mac » fait-il tout son possible pour éviter qu'un autre ne vienne voler sa femme, et, lorsqu'il s'agit de la traite, pour éviter que la femme ne lui échappe avant qu'il ait touché le prix total de vente.

« — Et naturellement la concurrence joue, là comme ailleurs. Ils ne doivent pas manquer, les gars qui guettent les femmes des copains ?

« — Je crois bien ! Montmartre, par exemple, est infesté de petits barbeaux qui végètent lamentablement en attendant la

bonne occasion, et le meilleur moyen pour un « mac » d'éviter que sa femme ne tombe dans leurs pattes est de la garder par les sentiments... Il ne suffit pas d'être beau gosse pour séduire une femme au point qu'elle accepte de se vendre au premier venu pour faire vivre son amant de cœur ; nous autres, les « macs », nous devons être des charmeurs.

« — Comment cela ?

« — Eh oui. Il faut posséder le don d'attirance, le magnétisme personnel, si vous voulez, grâce auquel, dès les premières œillades, la femme se laisse aller...

« Il faut d'abord entourer la femme choisie de prévenances. Le vrai « mac » doit parfois être plus doux qu'un « michet » à peine adulte, il faut la gâter, la flatter, glisser sur ses petites crises de nervosité, sur ses mots malheureux, éviter la plus petite scène, le plus petit nuage et lui faire prendre pour du vrai bonheur, pour une véritable idylle, le commerce que nous méditons.

« Ce n'est qu'au moment où les heures qu'elle passera loin de l'« homme » lui sembleront froides, grises et ternes, qu'elle sera mûre, prête à tout plaquer pour le suivre. Le « mac » ne doit jamais perdre de vue que, seul, ce moment-là compte pour lui ; et il doit tout sacrifier pour y arriver.

« — Mais après, quand elle est bien prise, on peut y aller et lui faire payer cher sa première illusion !

« — Nullement. Il y a beaucoup de chiqué, croyez-moi, dans la légende du « milieu ». Disons les choses comme elles sont, sans les farder : plus ça va, plus les femmes s'émancipent. Le plus grand nombre des filles ont encore besoin d'un « protecteur » sur qui elles pourront déverser tous les torrents de tendresse que leur cœur tient en réserve. Mais la troupe des femmes travaillant pour elles-mêmes, en dehors du « mac », ne cesse d'augmenter. Et cela pour des raisons diverses.

Tout d'abord, il y a des « garçonnas », très rares avant la guerre, et qui, depuis, sont devenues des milliers. Je connais maintes femmes qui travaillent avec les hommes, mais qui versent leurs « comptées » à une femme. Avec celles-ci, rien à faire : le « mac » femelle ne lâche jamais sa proie. Un exemple : une négresse, très bonne danseuse, exhibait l'autre nuit son numéro, sur la piste, momentanément dégauchée, d'une petite boîte. Assise à une table, son « homme » la surveillait... Et cet « homme », en smoking et jupe courte, n'était autre qu'une jeune femme blanche !

« En second lieu, il y a la femme qui se connaît elle-même à fond et qui sait, par expérience, qu'elle n'éprouvera jamais pour l'homme qu'un béguin passager. Celle-là choisit au hasard un joli garçon et se l'offre au « béguin ». Cette femme, qui vit en somme en marge des lois du « milieu », se garde bien des vrais « macs », qui pourraient prétendre, au réveil, à des droits sur elle et lui attirer, au nom de la régularité, des histoires.

« Elle se contente donc des gigolos, la

A tirer sur un homme, le « mac » ne risque que la Guyane, tandis que s'il « descendait » une femme, le couperet du bourreau, sans grâce possible, ne le manquerait pas.

**G A VRAI**



Pour éviter de laisser sa femme dans le besoin en cas d'accident mortel, il lui avait remis un chèque en blanc.

**Société Générale**
  
 pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France
   
 SOCIÉTÉ ANONYME FONDÉE EN 1864 — CAPITAL 625 000 000 DE FRANCS
   
 SIÈGE SOCIAL : 29, Boulevard Haussmann — PARIS

Payer à l'ordre de la somme de
   
 Paris le 7 Tevnié
   
 Robert Beron
   
 1931

PAYABLE
   
 SÉANCE AT

AUTRES QUAND LE CHEQUE EST TIRÉ D'UNE PLACE SUR UNE AUTRE
   
 ET DE 14 H. A 16 H. LES SAMEDIS ET VEILLES DE FÊTES LÉGALES, FERMÉ

plaie du business, auxquels elle montre la porte dès la séance terminée.

« Et de deux... Viennent ensuite celles qui ont un ou deux enfants en nourrice et qui travaillent pour les gosses. Celles-là s'efforcent de faire des économies pour pouvoir, dès que leur progéniture aura l'âge de raison, quitter le business et faire figure d'honnêtes femmes.

« Enfin, il y a les « je-m'enfoutistes », les sans cœur, qui sont venues au trottoir comme elles seraient allées ailleurs, par suite de circonstances trop variées pour que je puisse les énumérer ici.

« Voilà pourquoi le « mac », le vrai, doit prendre toutes ses précautions pour garder la femme qu'il a réussi à dresser, afin de la préserver de tous les dangers que je viens d'énumérer et qui la guettent sans cesse !

— Comment expliquez-vous, Gaston, que tant de filles préfèrent à un travail dur, mais propre, ce répugnant métier ?

— Il y a bien des raisons à cela. Beaucoup de ces filles, élevées dans des ménages ouvriers mal tenus à tous les points de vue, sont « dessalées » de bonne heure : les parents, n'est-ce pas, n'ont pas l'habitude de se gêner pour leur progéniture ! Le double résultat, c'est que les mômes sont à la fois initiées et écourées de vivre dans ce milieu sordide, où tout est à l'avenant, en général.

« Aussi, à la première occasion, la gamine s'évade. Mais que ferait à Paris une fille seule, que l'atelier ou l'usine dégoûtent, sinon le trottoir ?

— Et la famille ne dit rien ?  
— Peuh ! Le sentiment paternel ou maternel n'est guère développé chez les gens de cette sorte. Quelques petits cadeaux, apportés de temps à autre par la fille, coupent court à toutes les questions... Je ne parle pas — ou seulement pour mémoire — des émules de M<sup>me</sup> Cardinal qui livrent elles-mêmes leurs filles aux hommes pourvu que ceux-ci lâchent le gros paquet. Et j'en arrive à la misère, la grande pourvoyeuse du « turf ».

« Lasse de la pauvreté familiale, lasse de travailler dur pour un salaire infime, la môme, peut-être par l'exemple d'une copine, peut-être par la rencontre d'un « mac », vient au trottoir, d'abord pour augmenter sa paie, puis, voyant la différence de traitement financier dans le travail régulier et le « business », elle plaque le premier et garde le second.

« Là non plus, la famille ne s'agite guère. Elle sait ou elle devine, mais que peut-elle faire ? Obliger la fille à rentrer dans le droit chemin, c'est-à-dire à travailler dur en crevant de faim ? Qui, rencontrant sur un banc de square une midinette déjeunant de deux croissants et d'une tablette de chocolat, — déjeuner illusoire qui n'apaisera pas son appétit — n'aurait la tentation de lui dire :

« — Tu es folle, ma petite, de l'esquinter la santé pendant que ta patronne engloutit des festins de Balthazar servis sur des plats d'argent ?

— Sans doute ; mais, après quelques bonnes années, que trouvera-t-elle ?

— Le ruisseau, évidemment, et, si elle pouvait raisonner froidement, elle le com-

prendrait. Tout le monde le comprendrait, à condition d'avoir le ventre plein. Mais pas la midinette, qui, lasse de claquer du bec, laissera tomber le moraliste aux mains vides pour suivre l'homme qui lui offre un beau bifteck !

— Une belle phrase, Gaston.  
— Elle n'est pas de moi. Je l'ai entendue au théâtre, dans une pièce qui a été jouée des milliers de fois. Je n'ai jamais entendu rien de plus juste, pour le sujet qui nous occupe naturellement.

« Et qu'on ne vienne pas non plus me dire que j'exagère ! Je vais donner une preuve que j'ai, comme dirait l'autre, sous la main.

« Régine.  
« Régine voulait faire du théâtre. Un « régisseur » lui bourra le crâne en lui disant qu'il fallait débiter dans la figuration, et il la fit engager dans le petit théâtre montmartrois dont j'ai parlé, en qualité de « petite femme », aux appointements

— chiffre officiel et courant que je prouverai à qui le voudra, — de trois cent cinquante francs par mois, matinée et soirée !

« Faisons un bref calcul.  
« Chambre : dix francs minimum. Reste donc pour vivre : un franc soixante-cinq centimes par jour !

« Voyons, réfléchissons bien. En connaissons-nous beaucoup, de femmes qui, travaillant de quatorze heures et demie à vingt-trois heures trente, peuvent manger et se vêtir pour un franc soixante-cinq centimes par jour ?

« J'ai dit qu'il était faux de prétendre qu'on pouvait forcer une femme à se prostituer. Pardon, je me suis trompé. Ce genre d'employeur-là force indéniablement la femme à se vendre. Mais lui, il ne sera jamais qualifié de « mac » !

« D'ailleurs j'avoue que la misère n'excuse pas tout. Il y a aussi la femme qui vient au trottoir par vice, parce qu'elle aime ça, soit qu'un « mac » lui en ait montré les agréments, soit qu'elle les ait devinés toute seule. Et il y a enfin la femme qui se prostitue par amour pour un « mac » joint au dégoût de son travail normal...

« Cette femme, c'est Suzanne... c'est Maddy...

« Gagnant bien leur vie, nourries et habillées convenablement, elles auraient mieux fait de rester tranquilles. Ce sont elles-mêmes qui « arrangent l'affaire » avec leur famille, et même, quand elles partent à l'étranger, tout se passe sans heurt.

« Et puis, n'est-ce pas, elles sont majeures, et aucune famille honorable n'aime attirer l'attention sur elle par un scandale, qui, la preuve en est faite, ne ramènerait pas la fugitive au foyer.

— En somme, les « macs » peuvent être tranquilles du côté des familles de leurs victimes.

— A peu près. Cependant il y a quelques exceptions, et alors elles sont terribles. Car si une famille part sérieusement en guerre contre le souteneur, elle ne réussit jamais à reconquérir la femme, mais il est bien rare qu'elle n'obtienne pas l'arrestation du « mac ». Ça lui sert de consolation.

(A suivre.)  
HARRY GREY et CHRISTIANE HUBERT.

En bas, à droite: Celles qui ont un ou deux enfants en nourrice s'efforcent de travailler pour les gosses et de faire le plus possible d'économies.

A droite: « Son homme » la surveillait et cet « homme », en smoking et robe courte, n'était autre qu'une jeune femme blanche.

# STON "MAC"





A première vue, la rue de Galles a l'aspect d'une voie débonnaire de quartier tranquille...



Les enfants ne manquent pas, rue de Galles, et cela ne choque personne de les voir vivre dans une telle promiscuité.



Entre deux clients, on prend le frais sur le seuil de la porte ou on bavarde avec la voisine.

# RUE DE

CHACQUE ville a sa rue infâme, son quartier où les femmes sont à vendre à qui les veut. Plaies nécessaires, abcès utiles. Chacune d'elles emprunte au pays qui l'adore et la réprovoie un peu de son caractère. Rues criardes, insolentes et parfumées des grands ports; ruelles pleines d'ombre des petites villes de province où se glissent en regardant derrière eux les fonctionnaires à col dur et les fils de commerçants; rues goudronnées de Paris où les numéros des maisons sont à peine plus gros qu'à l'ordinaire, mais lumineux; quartiers des villes africaines où des chants religieux s'échappent par les fenêtres grillées, où la troupe a son jour et les civils le leur; rues d'Espagne qui ne s'éveillent que la nuit... C'est toujours la même chose, et ce n'est jamais pareil.

Certaines sont angoissantes, désespérantes, d'autres triviales et révoltantes; d'autres encore, comme honteuses de leur médiocrité, cachées près d'une gare, sont pitoyables à la manière des gens timides. Il n'en est pas qui mêlent aussi intimement le pittoresque, la honte et la responsabilité apparente que la rue de Galles, à Bordeaux.

Bordeaux est une bourgeoise, elle ne veut pas avoir l'air débraillé. Le peuple a des trouvailles hautes en couleur; d'une femme aux formes lourdes, il dira qu'elle a « les fesses en goutte d'huile ».

Mais, s'il se saoule bien avec le vin de chez lui, il ne trouble pas trop la paix publique.

Ainsi, sa débauche reste presque correcte. Rue de Galles. Une voie longue, assez large, au milieu de la ville, près de la mairie et de la cathédrale, à 500 mètres de ce cours de l'Intendance où il est bon ton de se montrer à six heures du soir. Des maisons basses, qu'on appelle des échoppes. Un pavé lourd, un peu desserré. La lanterne d'un poste de police...

..

— On va faire lever le nègre, me dit l'Avocat, un de ces personnages curieux qui oscillent entre le monde et le demi.

La nuit était tombée. Les annonces lumineuses des estaminets jetaient leurs appels brutaux: *Le palais des glaces, Le Moulin rouge, Le Cristal-Palace, L'Etoile, Sullania*, s'inscrivaient en lettres rouges dans un brouillard léger. Sur leur seuil, une vieille, entortillée dans des cache-nez douteux, glissait au passant des promesses grossières.

L'Avocat avait frappé à une porte. On vit passer un visage de femme, luisant et fatigué.

— Allez, ouste... qu'il parte!... On va te faire travailler...

— C'est bon, une minute...

Elle bouscula quelqu'un, à l'intérieur. Un nègre vieux, lamentable, sortit en maugréant et en rajustant un pantalon lilas.

— Vous en aurez pour longtemps?

— Calte, on te dit... Et ne reviens pas avant une heure...

Il disparut, mal réveillé, vers un bar voisin.

— C'était pour rire, fit alors l'Avocat en s'adressant à la fille. On a autre chose

que toi à se mettre sous la dent, va!... Tiens, voilà quarante sous... Bye bye!... — Evidemment, c'est pas très malin, m'expliqua-t-il quand nous fûmes sortis. Le nègre, c'est son barbeau, un minable, j'te jure! Il couche avec elle tous les soirs. Alors, quand on ne sait pas quoi faire, c'est la grande plaisanterie, on vient « réveiller le nègre » et on refout le camp!...

« Regarde bien cette rue... Je l'ai vue en folie, la chaussée encombrée comme un champ de foire, la bousculade à la porte des « cabanes », tous les bars te crachant en même temps la *Marche des Grenadiers* à la gueule! Mon vieux, un billet de cent sous, c'était du vent! Tu sentais qu'il y en avait un matelas qui crissait dans chaque poche. C'était du beau! Aujourd'hui, les copines se minent, là-dedans, avec leur pagne et leurs chaussettes qui n'excitent que des fauchés... Pour les garder, et qu'elle ne plaquent pas le business, les tôliers sont obligés de leur faire une cuisine d'archevêque, des petits cadeaux, des attentions, le monde renversé, quoi! Plus moyen de les arranger. Adieu les parfums, la toilette, c'est la mouise!

« Il y a pourtant de drôles de mecs ici, et qui savent se défendre! Tiens, Sacha, à qui j'ai serré la main, tout à l'heure, à l'apéritif! Alors, celui-là! Il tient une tôle, et en même temps il veut faire le barbeau avec ses pensionnaires. C'est pas régulier, tu le sais! Alors, pour ne pas avoir d'ennuis avec les hommes, il prenait chez lui des « femmes à femmes ». Il avait comme ça deux couples. Chacune des femmes qui faisait le mâle prenait la comptée pour elle, mais lui l'obligeait à lui reffler avec la sienne. Comme ça, il touchait sur les quatre et il n'avait que deux femmes à s'occuper et encore, j'te dis, des femmes si tu veux! Seulement, il y a quelque temps, il a été marron. Une des pensionnaires, une nouvelle, avait un barbeau qu'elle avait plaqué à Lille, un nommé Raoul. Le Raoul la retrouve. On lui dit que Sacha, au lieu de se contenter de son bénéfice régulier, en prenait.

« — Ça va, qu'il fait, on va causer!

« Il vient trouver Sacha avec quatre de ses copains, des durs. Ils lui ont donné d'abord quarante-huit heures pour verser dix billets d'amende et rembourser le fric qu'il avait pris. Ça faisait vingt-cinq billets en tout. Les quarante-huit heures passent et Sacha ne paie pas. Seulement, il n'y avait pas une heure que le délai était écoulé, qu'il reçoit une balle de revolver qui lui traverse la mâchoire. Il savait d'où venait l'avertissement, tu penses! Aussitôt, il a envoyé dix billets. Il n'a jamais donné le reste, mais ça va se régler un de ces jours. A part ça, c'est un type très bien, qui jongle avec le fric et qui sait payer à boire! Et les costumes, et les voitures! En ville, il cherche plutôt à passer pour un micheton, et ça ne l'empêche pas d'avoir encore cinq femmes sur le tas...

« A Bordeaux, vois-tu, les hommes du milieu font souvent moins de pétard que les fils de famille. Quand il y a des histoires, pour affaires ou question d'amour-propre, c'est presque toujours correct, en douce, ou alors c'est maquillé avec pas mal d'allure.

« Même cette rue, tu vois, ça n'a jamais fait sale. Bordeaux sera toujours une ville

# BORDO



Quand on l'étudie bien, la rue de Galles constitue un singulier mélange de types tout à fait différents. On y trouve la gitane, l'Espagnole, et les représentantes de toutes les races du monde.

# GALLES

où il y a « du dehors ». Au temps que je te causais, il y avait pourtant de la racaille, des matelots qui débarquaient des bateaux, parce qu'alors il y avait des bateaux à Bordeaux, des nègres, de tout ! Eh bien, quand même, ça avait une autre classe que la pourriture des quartiers de Marseille ou des autres grands ports ! La débauche chez nous est bourgeoise, même dans le peuple ! Tiens, l'autre jour, à ce bar que tu vois, le bar des Camilles, chez Pradel, il y a eu une petite fusillade, et un homme mort ! Cinq minutes après, c'était aussi pépère qu'avant. Naturellement, quand les bourres sont arrivés, personne ne savait rien, personne n'avait rien vu !

..

— Du feu, mon joli ?

Une femme nous appelait. Elle était encore jeune, presque appétissante, grasse comme on les fait aux bords de la Garonne. Assise à califourchon sur une chaise, la cigarette aux lèvres, elle était sur le seuil de sa chambre qui s'ouvrait à même le trottoir. La porte ouverte nous livrait un décor misérable mais soigné. Un lit de fer recouvert d'un camaïeu acheté à la foire aux puces de Mériadeck toute proche, une cuvette et un seau de fer, une vieille armoire à glace, des statuettes. Quelques photos — Dieu sait quels souvenirs !

L'Avocat lui tendit son briquet.

— Pauvre fille, me dit-il... Le coup classique !

— Tu permets que j'allume aussi mon réchaud ? Je vais faire un peu de café... Tu ne veux pas entrer, chéri ? Tu verras, je serai câline... Viens, j'ai envie de t'embrasser... Tu me donneras ce que tu voudras...

— Allons, rends-moi ça...

— Viens le chercher !... Entre donc, et puis ton ami aussi, s'il veut !

— Ta gueule, donne ça !... Je suis du quartier, imbécile !

— Ah bon, tant pis, tu me plaisais davantage que le marin que j'ai fait tout à l'heure !

..

— Allons boire un verre chez Gaston, dit l'Avocat. C'est un brave type ! Aux dernières élections, il était chef de file d'un candidat. Il prenait son rôle tellement au sérieux qu'il se foutait sur la gueule même en dehors des heures de service ! La conscience professionnelle, ça se retrouve toujours.

« Ce qu'il y a de marrant ici, c'est que, si tu passais dans la journée, je crois que tu verrais autant de marmaille que de filles ! C'est à croire qu'elles ne savent pas ce que c'est que la chirurgie ! Bien sûr, il y en a de toutes les couleurs !

— Des femmes arrivent à se défendre ?

— Elles se défendraient s'il n'y avait pas un homme dont elles sont généralement le doublard et qui leur prend tout.

*Devant sa casita, une femme de la rue de Galles attend le client.*

Celles que tu vois dans leurs « casitas » dont la porte-fenêtre se ferme assez souvent dérouillent facilement — surtout le samedi et le dimanche, naturellement — parce que c'est pas cher. Dix francs la passe. Dans les estaminets, tu comprends, comme les Glaces ou le Cristal, c'est plus coûteux. Tu dépenses le double qu'en face, et tu es aussi peu avancé en sortant. Quand il y avait du fric, on ne faisait pas attention, et l'estaminet, c'est quand même plus gai, mais aujourd'hui, c'est les femmes des casitas qui ont le bon bout. Seulement, à minuit, elles doivent fermer la porte et aller coucher ailleurs. Généralement, leur barbeau les recueille dans un petit appartement pas mal, dans les rues qui croisent la rue de Galles. Ces dames vivent là en famille, après le turbin, avec une suspension en faïence et un bel édredon sur le lit et un christ avec du rameau. C'est marrant !..

« Il y en a qui sont pas mal, et même des rupines qui changent de savon et de serviette à chaque client ! Tu sais combien ça, leur coûte de location, leur « casita » ? Mille à douze cents balles par mois ! C'est le patron du bar Malbos et celui de chez Alphonse qui se les partagent presque toutes. Un bon placement, tiens !

Nous étions devant deux rhums. Je le laissais toujours parler. Il passait sur son visage maigre une main fine, soignée et sans doute dangereuse.

— J'aime ce quartier, comprends-tu ? Pourquoi ? Je ne saurais pas te le dire. J'y vis. On m'y respecte. C'est pas une blague que ces femmes ne sont pas toujours mauvaises. C'est pas des saintes, bien sûr, mais j'en connais pas qui aient mauvais cœur, et ça, vois-tu, ça vaut mieux que la vertu et les bonnes manières.

Il partit d'un grand éclat de rire.

— Que je suis ballot !... Je vais chialer, si ça continue ! Allez, bois... Deux autres rhums... Et puis, tiens, je te présente Fernand Coupdevent ! Regarde-le, s'il est joli, ce cornichon !... Monsieur était baryton autrefois. Il a commencé à en prendre un peu à une folle qui ne s'est pas rendu compte du beau demi-sel que c'est !... Un jour, il a réussi à mettre une femme en maison, chez Raymond, aux Glaces. Seulement monsieur était jaloux. Alors, tu sais pas ce qu'il a fait ? Ah, c'est beau, je te le jure. Il s'est amené avec une fausse barbe et une fausse moustache et il a fait demander sa femme, pour voir comment elle s'expliquait avec les clients ! Quel trappèze ! Tout le monde l'avait reconnu, nature. On s'est bien marré, ce soir-là...

« Mais tout ça ne vaut pas le temps où on allait boire le coup chez Martin, dans un sous-sol à côté du poste de police. Il était tuteur et professeur de lutte. Quelles séances ! La Filoche, un brocanteur au nez pointu, entrainait comme nous sortions.

— Il y a du pet chez les gitanes, fit-il.

— Laisse tomber, grommela l'Avocat. C'est des toquards, me dit-il. Ils se réunissent dans un petit bar à côté. Ils font bouillir une tête de cheval et ils jouent les yeux à la passe anglaise, parce que c'est le morceau le plus nourrissant et le meilleur !

« Nous, allons manger un entrecôte, je t'invite.

ROGER SARREAU.



*Un pittoresque instantané. Ces « dames », sur le seuil de leur casita, prennent patience. Il y a des heures où les clients sont rares.*



*L'intérieur plus que modeste d'une casita.*



*Dans l'attente, on s'assied un peu. Ci-dessous : Un aspect des quais de Bordeaux.*

# EAUX

en, la  
sttue  
ge de  
diffé-  
a gi-  
et les  
toutes  
de.



# LA FOUILLE DES CARGOS



Signe de la main ordonnant à un bateau de s'arrêter pour être examiné.

Vu de la mer, à un mille au large, le port de Marseille ressemble assez exactement à un ratelier où viennent s'ancrer, comme des pipes qu'on y accrocherait, les bâtiments de tous tonnages. Sur plusieurs kilomètres, la cité phocéenne aligne une suite de quais où l'animation est extrême de nuit comme de jour. Ici et là des locaux se dressent : ce sont les services de l'administration des douanes, organisme dont la tâche est dure et délicate. Le personnel ne chôme pas ; il est en alerte perpétuelle.

Suivre la besogne des douaniers du port de Marseille n'est pas aisé. D'ailleurs ils supportent difficilement la surveillance de tiers trop observateurs. Cependant, quelques facilités m'ayant été accordées, il me fut permis de vivre durant vingt-quatre heures l'existence mouvementée des agents préposés. Le hasard me servirait-il ? Ces heures passées au milieu de douaniers maritimes seraient-elles calmes, sans intérêt, ou au contraire corsées d'incidents ?

Lorsque j'arrive au bureau central, un des chefs vient précisément de recevoir un télégramme de l'administration générale. Cette dépêche informe que, d'après certaines indications parvenues de bonne source, un cargo, le *Trilon*, venant des côtes africaines, aurait déjà tenté de débarquer clandestinement une cargaison suspecte.

— Martinas, appelle le chef, il y aura du « boulot » ce soir. Le *Trilon* est signalé. Préparez-vous avec vos hommes. Il s'agit de ne pas nous laisser faire.

Le brigadier interpellé s'est levé d'une petite table où il rédigeait un rapport sur la visite effectuée à bord d'un paquebot venant d'Indo-Chine.

— Entendu, répond-il, je me mêlerai, surtout que je connais le commandant du *Trilon*, une sorte de forban qui a déjà eu maille à partir avec nous. Vous vous rappelez, il y a deux ans, on a trouvé dans la cale du *Néuphar*, dont il était capitaine à cette époque, une demi-douzaine de moricauds embarqués clandestinement ; les malheureux étaient à moitié asphyxiés ; l'un deux mourut d'ailleurs peu après...

— C'est bien l'homme dont il est question. Ouvrez l'œil, car il a plus d'un tour sous sa casquette à quatre galons.

Quelques heures plus tard, les vigies annonçaient que le *Trilon* s'avancait vers le quai 8 pour y ancrer. Immédiatement Martinas et ses agents se dirigeaient vers ce quai, surveillant la manœuvre du cargo suspect. Le bateau, noir de coque avec une bande rouge à la ligne de flottaison, fendait doucement l'eau du port de sa proue élevée ; sur la passerelle on remarquait un homme courtaud à la face barbue, dont le surcil gonflé par le vent battait le buste épais.

Le brigadier Martinas faisait les cent pas sur le quai d'un air indifférent et ses hommes semblaient occupés à vérifier des caisses étalées sur les pavés. Le *Trilon* aborda le quai « en douceur ». Le commandant Bordos était un fin manœuvrier. C'est alors que le brigadier des douanes leva la main droite dans la direction du commandant du *Trilon*. Celui-ci comprit et fit un geste large qui voulait signifier que son bâtiment était



Les douaniers soulèvent les lames du plancher à l'intérieur d'un paquebot.

Au-dessus : Exploration des cheminées de ventilation.

A droite : Recherches dans les canots de sauvetage.

à la disposition de ces « messieurs » pour la visite réglementaire. Une passerelle fut jetée du quai au bateau. Les cinq douaniers, emboitant le pas à leur brigadier, l'escaladèrent. La fouille allait commencer.

Inspecter les wagons d'un train, visiter une automobile ou une charrette, explorer les valises ou les vêtements d'un voyageur, c'est là tâche relativement facile pour les douaniers des postes terrestres. La fouille d'un bâtiment présente plus de difficultés et davantage d'aléas. Il y a dans un navire cent cachettes insoupçonnées et l'équipage complice le plus souvent ne facilite guère la mission des douaniers.

Le brigadier Martinas posta deux de ses hommes sur le pont ; ces derniers n'eurent pas besoin de consigne ; ils savaient que leur rôle consistait à déjouer toute tentative de débarquement des marchandises pendant que le chef fouillait les recoins intérieurs du cargo. Rien n'échappa aux investigations, de babord à tribord, de la proue à la poupe ; la cale, les locaux de la chaufferie, les cabines de l'équipage, les

Ci-contre : Surveillance et contrôle des marchandises débarquées.



soutes, etc., furent tour à tour visités et les boiseries elles-mêmes inspectées.

— Va sonder le plancher de la passerelle, commanda le brigadier à l'un de ses hommes qui s'exécuta.

Le commandant Bordos gardait au coin des lèvres un sourire flegmatique. On l'entendit pourtant murmurer :

— La confiance ne règne pas.

Mais le brigadier continuait :

— Frappez la base du mât.

Comme je m'étonnais de cette précaution, on voulut bien m'apprendre que tout récemment deux voiliers arrivés à Marseille étaient pourvus de mâts truqués dans lesquels on avait trouvé des marchandises clandestines. Les bouches d'aération furent l'objet d'un examen minutieux.

Une heure passa. Le soleil avait disparu de l'horizon méditerranéen. Le brigadier et ses subordonnés, malgré leur activité, n'a-

A droite : Contrôle des passagers à leur débarquement.



s'effectue dans la plupart des gares frontalières et ne présente pas de caractère particulier : c'est le banal et long défilé avec ses petits incidents courants. Les mailles du filet ne retiennent là que le menu fretin. Pourtant, le flot des visites passés, un douanier me raconte :

— La plus vive satisfaction professionnelle de ma vie, je l'ai éprouvée il y a trois ans, lorsque j'ai « pincé » la grande duchesse du Luxembourg qui essayait de passer un lot de fourrures et de dentelles de prix...

La stupéfaction se peignit sur mes traits. — La grande duchesse de Luxembourg ? répétait-je.

Un douanier explore minutieusement une caisse.

douaniers s'approcher de lui, le matelot avait tiré un couteau de sa poche et d'un coup sec avait tranché le cordage. Le brigadier Martinas se précipita.

— Qu'y a-t-il au bout de ce filin ?

Le matelot haussa les épaules.

— On n'est donc plus libre de couper un câble ?

Cependant le capitaine Bordos avait retiré sa pipe des lèvres et suivait avec attention l'intervention des douaniers. Le brigadier donna un ordre et un de ses hommes s'arma d'un grappin à trois crocs qu'il lança dans l'eau, s'efforçant de repêcher quelque chose. Après quelques tentatives, le grappin s'accrocha à une masse molle, qui, harponnée, fut tirée lentement le long de la coque du bateau.

— Brigadier, exulta le douanier, nous tenons le pot-aux-roses, j'en ai idée.

Le capitaine Bordos se mordait les lèvres pour étouffer un juron. La petite équipe des douaniers rassemblés sur ce point du cargo suivaient la manœuvre du repêchage. Enfin on aperçut au bout du grappin un énorme ballot entouré d'une toile cirée très épaisse et imperméable. Le brigadier Martinas se frotta les mains et, se tournant vers le commandant du *Triton* :

— Vous voilà pincé.

Le commandant affecta la plus grande indifférence.

— Ces marchandises, j'ignorais qu'elles fussent à mon bord.

Puis il ergota.

— D'ailleurs, après tout, vous ne pouvez pas dire que vous les avez saisies sur mon bateau. Elles étaient dans l'eau du port...

Le brigadier s'esclaffa à cette défense puérile.

— Je vous croyais meilleur joueur. Mais le filin coupé par un de vos hommes et qui retenait les marchandises de contrebande est un redoutable témoin contre vous.

Le capitaine Bordos, furieux, tourna les talons en marmonnant des imprécations. Mais le ballot avait été hissé sur le pont ; son enveloppe fut enlevée et tout un lot important d'objets, de tissus et de produits dont l'entrée en France est fortement taxée fut découvert. La prise était bonne. Les douaniers n'avaient pas perdu leur temps. Le brigadier laissa deux de ses hommes à bord du *Triton* et alla rédiger son rapport.

Pendant ce temps j'assistais au débarquement d'un grand paquebot qui venait d'arriver à quai : les voyageurs munis de leurs malles et valises passaient dans le local de la douane pour subir la vérification obligatoire.

Cette opération est semblable à celle qui

vaient rien découvert. Le capitaine Bordos avait allumé sa pipe et se promenait nonchalamment à tribord, se penchant de temps en temps sur la coursive ou regardant le ciel qui s'assombrissait peu à peu. Cette attitude de défi exaspérait visiblement le brigadier qui redoublait d'efforts, mais en vain.

Soudain un des douaniers qui suivait à la dérobée le manège d'un matelot de l'équipage poussa une exclamation :

— Brigadier, venez voir un peu !

Le chef accourut ; l'homme lui montra un filin qui trempait dans l'eau. En voyant les

Les douaniers font stopper une barque suspecte.

Le capitaine Bordos avait allumé sa pipe et se promenait nonchalamment à tribord, se penchant de temps en temps sur la coursive ou regardant le ciel qui s'assombrissait peu à peu. Cette attitude de défi exaspérait visiblement le brigadier qui redoublait d'efforts, mais en vain.

Soudain un des douaniers qui suivait à la dérobée le manège d'un matelot de l'équipage poussa une exclamation :

— Brigadier, venez voir un peu !

Le chef accourut ; l'homme lui montra un filin qui trempait dans l'eau. En voyant les

Le capitaine Bordos, furieux, tourna les talons en marmonnant des imprécations. Mais le ballot avait été hissé sur le pont ; son enveloppe fut enlevée et tout un lot important d'objets, de tissus et de produits dont l'entrée en France est fortement taxée fut découvert. La prise était bonne. Les douaniers n'avaient pas perdu leur temps. Le brigadier laissa deux de ses hommes à bord du *Triton* et alla rédiger son rapport.

Pendant ce temps j'assistais au débarquement d'un grand paquebot qui venait d'arriver à quai : les voyageurs munis de leurs malles et valises passaient dans le local de la douane pour subir la vérification obligatoire.

Cette opération est semblable à celle qui

vaient rien découvert. Le capitaine Bordos avait allumé sa pipe et se promenait nonchalamment à tribord, se penchant de temps en temps sur la coursive ou regardant le ciel qui s'assombrissait peu à peu. Cette attitude de défi exaspérait visiblement le brigadier qui redoublait d'efforts, mais en vain.

Soudain un des douaniers qui suivait à la dérobée le manège d'un matelot de l'équipage poussa une exclamation :

— Brigadier, venez voir un peu !

Le chef accourut ; l'homme lui montra un filin qui trempait dans l'eau. En voyant les

Le capitaine Bordos, furieux, tourna les talons en marmonnant des imprécations. Mais le ballot avait été hissé sur le pont ; son enveloppe fut enlevée et tout un lot important d'objets, de tissus et de produits dont l'entrée en France est fortement taxée fut découvert. La prise était bonne. Les douaniers n'avaient pas perdu leur temps. Le brigadier laissa deux de ses hommes à bord du *Triton* et alla rédiger son rapport.

Pendant ce temps j'assistais au débarquement d'un grand paquebot qui venait d'arriver à quai : les voyageurs munis de leurs malles et valises passaient dans le local de la douane pour subir la vérification obligatoire.

Cette opération est semblable à celle qui

vaient rien découvert. Le capitaine Bordos avait allumé sa pipe et se promenait nonchalamment à tribord, se penchant de temps en temps sur la coursive ou regardant le ciel qui s'assombrissait peu à peu. Cette attitude de défi exaspérait visiblement le brigadier qui redoublait d'efforts, mais en vain.

Soudain un des douaniers qui suivait à la dérobée le manège d'un matelot de l'équipage poussa une exclamation :

— Brigadier, venez voir un peu !

Le chef accourut ; l'homme lui montra un filin qui trempait dans l'eau. En voyant les

Le capitaine Bordos, furieux, tourna les talons en marmonnant des imprécations. Mais le ballot avait été hissé sur le pont ; son enveloppe fut enlevée et tout un lot important d'objets, de tissus et de produits dont l'entrée en France est fortement taxée fut découvert. La prise était bonne. Les douaniers n'avaient pas perdu leur temps. Le brigadier laissa deux de ses hommes à bord du *Triton* et alla rédiger son rapport.

Pendant ce temps j'assistais au débarquement d'un grand paquebot qui venait d'arriver à quai : les voyageurs munis de leurs malles et valises passaient dans le local de la douane pour subir la vérification obligatoire.

Cette opération est semblable à celle qui

vaient rien découvert. Le capitaine Bordos avait allumé sa pipe et se promenait nonchalamment à tribord, se penchant de temps en temps sur la coursive ou regardant le ciel qui s'assombrissait peu à peu. Cette attitude de défi exaspérait visiblement le brigadier qui redoublait d'efforts, mais en vain.

Soudain un des douaniers qui suivait à la dérobée le manège d'un matelot de l'équipage poussa une exclamation :

— Brigadier, venez voir un peu !

Le chef accourut ; l'homme lui montra un filin qui trempait dans l'eau. En voyant les

Le capitaine Bordos, furieux, tourna les talons en marmonnant des imprécations. Mais le ballot avait été hissé sur le pont ; son enveloppe fut enlevée et tout un lot important d'objets, de tissus et de produits dont l'entrée en France est fortement taxée fut découvert. La prise était bonne. Les douaniers n'avaient pas perdu leur temps. Le brigadier laissa deux de ses hommes à bord du *Triton* et alla rédiger son rapport.

Pendant ce temps j'assistais au débarquement d'un grand paquebot qui venait d'arriver à quai : les voyageurs munis de leurs malles et valises passaient dans le local de la douane pour subir la vérification obligatoire.

Cette opération est semblable à celle qui

vaient rien découvert. Le capitaine Bordos avait allumé sa pipe et se promenait nonchalamment à tribord, se penchant de temps en temps sur la coursive ou regardant le ciel qui s'assombrissait peu à peu. Cette attitude de défi exaspérait visiblement le brigadier qui redoublait d'efforts, mais en vain.

Soudain un des douaniers qui suivait à la dérobée le manège d'un matelot de l'équipage poussa une exclamation :

— Brigadier, venez voir un peu !

Le chef accourut ; l'homme lui montra un filin qui trempait dans l'eau. En voyant les

Le douanier s'amusa un bon moment de mon étonnement, puis il précisa :

— Il ne s'agissait pas de la vraie petite souveraine, mais d'une aventurière qui s'était parée de ce titre pour mieux nous « posséder ». Le coup faillit réussir et chacun s'inclinant nous allions laisser passer sans oser les explorer les multiples colis de la grande dame régnante. Mais la pseudo-

grande duchesse eut le tort de parler et son langage émaillé de mots peu protocolaires me surprit. Elle avait le plumage mais non le ramage. A la stupéfaction de mes collègues scandalisés, je forçai d'autorité une grande malle qui ne me disait rien qui vaille.

Un amas de marchandises prohibées, dont une certaine quantité d'opium, fut découvert, et du coup fut démasquée la contrebandière qui, vous l'avouerez, ne manquait pas d'audace. Un autre douanier mis en confidences me narra à son tour l'histoire de la valise diplomatique qui contenait pour trois cent mille francs de cocaïne.

— Vous avez donc le pouvoir pour ouvrir les valises diplomatiques ?

— Non, mais en la circonstance un heureux hasard nous servit : la valise en question, malmenée au cours du voyage, les serrures abîmées, s'ouvrit soudainement en deux sous nos yeux. Nous ne pouvions plus rien en ignorer...

J'ai rejoint le brigadier Martinas qui a terminé la rédaction de son rapport et je le questionne :

— Quelle est l'opération douanière qui vous ait laissé la plus forte impression ?

Il ne cherche pas ; tout de suite il répond :

— L'affaire du bateau des neuf cadavres. Et il me raconta :

— Il y a sept ans, un matin d'octobre, j'avais pris mon service et j'effectuais une ronde le long des quais où navires, paquebots, cargos et voiliers sommeillaient encore. Tout à coup je remarquai un bateau qui n'était pas là la veille et dont on ne m'avait pas signalé l'arrivée. Je m'approchai et qu'elle ne fut ma surprise de constater que le nom de ce bâtiment avait été gratté et qu'il ne portait aucun pavillon. A bord rien ne bougeait ; c'était le silence et l'abandon. J'allai chercher deux de mes hommes qui avaient été de service la nuit et les amenai avec moi ; ils partagèrent mon étonnement ; ils n'avaient rien remarqué d'anormal au cours de leur veillée. Je décidai de perquisitionner immédiatement à bord de l'étrange petit navire. Sur la passerelle de commandement, sur le pont, un grand désordre régnait, il semblait qu'on s'était livré là un dur combat. Avec précautions, mes deux hommes et moi descendîmes par l'échelle de fer à l'intérieur. Les portes des cabines étaient brisées ; la cale aux marchandises était vide ; dans le petit dortoir où je m'avançai seul à tâtons, dans une obscurité

(Suite page 14.)

HENRI MONTBRUN.

A gauche : Le dernier contrôle de la douane. (Photos S. G. P.)

# Le Crime à l'Hôpital

Ce matin-là, comme d'ordinaire, Jean-Alfred Boutrond quitta son domicile vers 11 heures.

Il habitait avec sa femme et ses deux filles, Marguerite et Anne-Marie, — son fils était employé au service météorologique de Saint-Gatien, dans le Calvados, — 13, rue de Terre-Neuve, à Meudon.

Après avoir embrassé une dernière fois sa petite famille, il descendit l'escalier de son pavillon. Sur la dernière marche avant d'atteindre la rue, il cria encore :

— Au revoir...

Puis, se ravisant, il précisa :

— A ce soir, bonne journée, c'est jour de paye...

Alors la porte se referma derrière lui et il se dirigea vers le tramway de Paris.

Le lendemain matin, un homme venait prévenir M<sup>me</sup> Boutrond que son mari, qu'elle n'avait pas vu revenir de la nuit, était malade... très malade...

Enfin la pauvre femme apprit l'épouvantable nouvelle : son mari avait été assassiné.

dents qui errent dans l'établissement comme chez eux.

Avant que la caisse ne ferme, il se présente devant le guichet.

— J'attendais votre visite, lui dit en souriant le caissier.

— Allez, je ne vous oubliais pas, ne craignez rien, répond-il sur le même ton.

— Voilà... un... deux... deux mille plus cent francs, cela fait le compte.

Boutrond plie les beaux billets et les met dans sa poche. Le moment le plus agréable du mois est déjà passé, et tout en songeant à tout ce qu'il faudra payer avec ces quelques billets, Boutrond quitte la pièce.

Il n'a pas pensé à regarder s'il était seul. Ces quelques secondes ont passé si rapidement dans la fièvre de la satisfaction. Et cependant quelqu'un devait être là. Deux yeux ont dû contempler, avec quelle convoitise ! les 2 100 francs qui disparaissaient dans sa poche.

L'assassin devait être là, devait savoir qu'il était là, mais personne n'a rien vu, personne n'a rien compris.

outils de jardinage, de la sciure et le savon noir qu'il cherchait.

Il se hausse sur la pointe des pieds pour l'atteindre sur une étagère... Il est alors exactement 20 h. 10 ; à cet instant, un interne, M. Paul, au service du D<sup>r</sup> Chevalier, quittait une des salles de garde qui se trouve précisément devant les vestiaires. Il venait de dîner et allait passer une dernière visite dans un service situé à quelques mètres de là lorsqu'il entendit soudain un grand cri.

L'interne s'arrêta une seconde. L'avait-on appelé ? Opérait-on un malheureux d'extrême urgence ? Il regarda, écouta, fit quelques pas en arrière.

Le grand cri qui avait déchiré la nuit n'avait été suivi d'aucun autre.

Après le grand cri, il n'y avait eu qu'un grand silence.

\*\*\*

Qu'allait-il se passer, ou plutôt que s'était-il passé ?

Un crime unique. Dans un hôpital où plus de 1 000 personnes sont en traitement, où le nombre des consultations quotidiennes atteint le même chiffre, où plus de 600 hommes et femmes sont employés, un malheureux a été assassiné dans de telles circonstances qu'un mystère jusqu'ici impénétrable entoure sa mort.

A priori, les malades ne peuvent avoir que de la reconnaissance pour ceux qui les soignent, et le personnel n'est composé que de personnes dont le dévouement n'est pas à mettre en doute, et cependant l'assassin se cache derrière la blouse blanche d'un employé, ou derrière le facies douloureux d'un malade...

Le criminel, qui savait si bien les habitudes de Boutrond, est là... On n'arrive pas à le trouver.

Voici plutôt. Vendredi matin, 6 h. 30.

Le jour se lève, il fait froid dans la grande cour, face aux bâtiments administratifs.

Baugé et Bellanger, deux surveillants, sans mot dire, se dirigeaient vers le vestiaire.

— Tiens, fit l'un, la porte n'est pas ouverte et le trousseau de clefs n'était pas chez le concierge.

— Bizarre, conclut le second.

— Boutrond les a peut-être oubliés dans sa poche...

— Ce serait assez singulier de sa part, lui toujours si méticuleux...

Bellanger, sans plus s'inquiéter, sauta dans la pièce par un vasistas, puis ouvrit en grand la porte à deux battants.

— On lui demandera à midi ce qui s'est passé... on verra bien.

Et les deux hommes commencèrent de quitter leur veston.

— Tiens, bonjour, madame Le Pouwer, ça va ?

— Ça va, ça va, répondit la nouvelle arrivante, j'voudrais bien me laver les mains. Est-ce que la resserre est ouverte ?

— Ah ! Dame, nous ne savons pas.

M<sup>me</sup> Le Pouwer revint presque aussitôt.

— La porte est fermée, dit-elle, la clef doit se trouver, comme d'ordinaire, dans le tiroir du bureau du chef, j'y vais y aller...

Ah ! j'oubliais, fit-elle en montrant les clefs du vestiaire, je viens de trouver le trousseau sur la porte de la salle de débarras...

— Ah ! Ça alors ! s'exclamèrent les deux hommes ! Comment, tout est fermé et les clefs se trouvent à l'intérieur ! C'est à ne rien y comprendre... Boutrond ne serait quand même pas ressorti par le vasistas ! Qu'est-ce que tout cela signifie ?

Un instant plus tard, M<sup>me</sup> Le Pouwer revenait avec la clef de la resserre.

— Elle était sur le bureau du chef, déclara-t-elle.

Baugé et Bellanger la suivirent, tant de petits faits anormaux avaient éveillé leur attention.

— Qu'est-ce qu'on va encore trouver là-dedans ? fit l'un en plaisantant...

Mais la porte était à peine poussée que tous trois reculèrent d'un pas...

— Oh ! firent-ils simplement.

— Oh !

Dans la resserre, il y avait un cadavre, le cadavre du brave Boutrond.

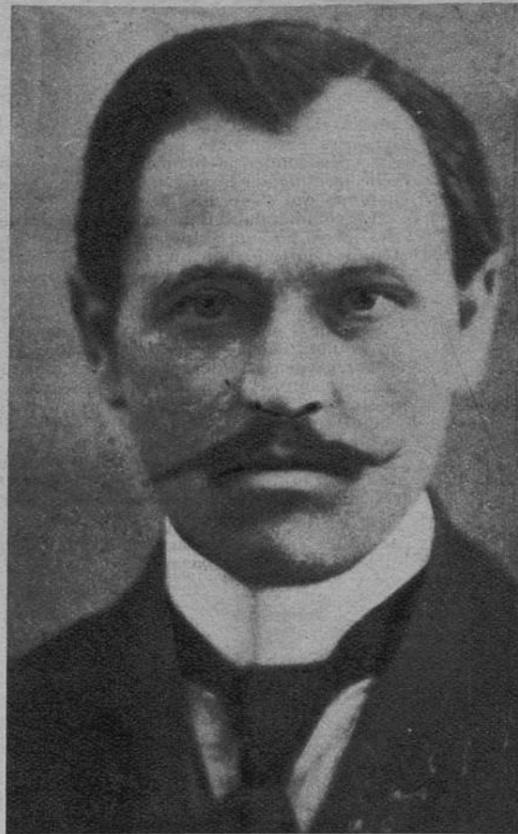
M<sup>me</sup> Le Pouwer s'évanouit presque, Baugé et Bellanger appelèrent à l'aide. M. Couteaux, directeur de l'hôpital Cochin, accourut.

Il fallait se rendre à l'évidence : un crime avait été commis.

Dans l'étroite pièce, le corps de Boutrond gisait de tout son long sur le sol. L'arme du crime, une tige de fer terminée par un gros bouillon, avait été abandonnée dans un seau à sciure.

Le meurtrier avait dû s'acharner d'atroce façon sur sa victime. Après le premier coup donné, et qui avait dû abattre raide

Le cadavre de M. Boutrond, tel qu'il fut trouvé.



M. Alfred-Jean Boutrond, surveillant à l'hôpital Cochin, qui a été assassiné dans une resserre de l'hôpital. (W. W.)

Boutrond, l'assassin avait encore dû frapper sans merci. La face était broyée, du sang et de la matière cérébrale avaient giclé en tout sens sur les murs et les objets épars. Des mèches de cheveux ensanglantées collaient après la tige de fer.

— Quelle férocité ! ne put s'empêcher de dire quelques instants plus tard M. Guichard, directeur de la police judiciaire.

Les deux mille cent francs avaient disparu de la poche du malheureux. Le vol avait été le ou tout au moins l'un des mobiles du crime.

Depuis les reporters et les photographes tournent autour de Cochin, en quête de quelque révélation. Les policiers poursuivent leurs investigations dans des conditions difficiles.

Boutrond a laissé une veuve et trois enfants. Son meurtrier court toujours.

\*\*\*

Je ne veux pas forger d'hypothèses qui trop facilement s'écrouleraient. L'autre jour, à midi, au moment du changement de service, un infirmier est venu avec moi s'installer dans un estaminet du quartier, devant un apéritif.

— Vous savez, moi, je ne sais rien, bien entendu, commença-t-il, d'ailleurs personne ne sait rien, mais enfin comme nous travaillons là-dedans — et du doigt il me désignait l'hôpital —, nous pouvons avoir des idées moins fantaisistes que ceux qui ne sont venus là que pour le crime.

« Notre idée à nous, à plusieurs, c'est que ce n'est pas un malade qui a fait le coup. Oui, je sais, Boutrond était sévère avec eux, il avait même reçu des lettres de menaces, mais, voyez-vous, les malades hospitalisés sont couchés dès sept heures et ils ne peuvent plus quitter leur lit, or le crime a été commis à huit heures... »

« Un malade en consultation ? Mais ceux-là arrivent et repartent aussitôt et n'ont presque rien à faire avec les surveillants... Et puis, voulez-vous que je vous dise, eh bien, quand on tue par vengeance, par haine, on ne tue pas comme ça... »

« Non, à mon avis, c'est malheureux à dire, ce doit être quelqu'un de l'hôpital. Comment voulez-vous qu'il en soit autrement ? Pour connaître la resserre, pour savoir qu'on y trouvera sur place une arme pour tuer, pour connaître l'heure à laquelle Boutrond sera seul, pour savoir que la clef de la resserre est gardée dans le bureau du chef — le meurtrier l'y a remise après le crime — pour avoir ensuite pu aller et venir dans l'hôpital sans être remarqué, il fallait bien que cet homme soit au courant de tous les usages et de toutes les habitudes de la maison... »

« Qui a tué ? Qui a assassiné pour deux mille francs ? Porter des soupçons dans de pareils cas, c'est bien délicat, d'autant que ce sont des choses si effrayantes que les crimes que celui qui paraît le plus innocent a bien pu y être poussé dans un moment de folie... »

« La police a déjà interrogé, six heures de rang, deux employés... ce n'était pas eux, bon... qu'elle ne se décourage pas... il faut qu'elle trouve, et puis, vous comprendrez, pour nous tous ce sera un grand soulagement de savoir le coquin sous les verrous. D'abord pour la mémoire de ce pauvre Boutrond qu'on aimait bien, et puis pour nous tous aussi... on pourra respirer un peu... il n'y aura plus cet affreux doute qui pèse sur tout le monde... »

PHILIPPE ARTOIS.

Boutrond était un brave homme, simple, poli, travailleur, un tantinet méticuleux. Sa physionomie reflétait cette sage pondération de l'employé zélé, et s'il n'avait que cinquante-trois ans, il comptait déjà plus de vingt-quatre ans de fidèles services à l'administration de l'Assistance publique.

Toujours ponctuel, toujours sobre, il représentait le fonctionnaire modèle dont la vie s'écoule calmement, partagée entre la tâche quotidienne dont il s'acquittait méthodiquement, sans lassitude, et le repos au sein de la famille, repos dont le principal attrait est de se retrouver paisiblement, le soir, entre soi.

Et Boutrond est mort assassiné, non pas victime d'une aventure rocambolesque, non pas héros d'un véritable roman, il est mort tout simplement parce qu'il accomplissait trop consciencieusement son labeur et parce qu'il avait touché quelques instants auparavant 2 100 francs. Deux mille cent francs pour faire vivre sa femme et ses filles.

Boutrond, donc, par ce clair matin du 30 mars, débarque à Paris. Perdu dans la foule des midinettes et des calicots qui pressent le pas vers les restaurants à bon marché, il se dirige rapidement vers Cochin.

Voici trois ans qu'il est employé à cet hôpital, après avoir passé plus de vingt ans à l'Hôtel-Dieu.

Maintenant il est surveillant-chef, il a conscience de sa responsabilité et, tout en marchant, il songe qu'il va lui falloir se montrer sévère.

— Ces malades sont inadmissibles, pense-t-il, ils se glissent partout... Un de ces jours, je demanderai au directeur de m'allouer de nouveaux surveillants...

Boutrond, préposé au service de la salubrité, à la surveillance des hospitalisés, à celle de leurs allées et venues dans l'établissement, et chargé de la discipline des cours, — l'hôpital étant mixte, — a fort à faire.

Les douze coups de midi vont sonner lorsqu'il passe sous le porche de l'hôpital.

— Bonjour, m'sieur Boutrond, lui disent amicalement des collègues.

Boutrond est sévère, mais il est aimé. C'est à la vérité un brave homme.

Et tout le jour il vaque à ses occupations, donnant des ordres à ses subalternes, demandant des autorisations à son chef direct, M. Medel.

En passant dans les grandes cours et dans les interminables couloirs, il est obligé de ramener à la raison des malades impru-

Maintenant, la nuit tombe peu à peu sur l'hôpital. Des salles s'éclairent. Des malheureux s'endorment après des heures de



La poubelle où fut trouvé l'instrument du crime.

souffrance. Un dernier sursaut d'activité secoue cette fourmilière de la douleur.

A 7 heures, tous les malades doivent être au lit. Un peu plus tard les surveillants quittent l'hôpital, et à 8 heures Boutrond, restant le dernier, ferme la salle de la salubrité et le vestiaire des surveillants avant de s'en retourner à Meudon. Cela se passait régulièrement ainsi tous les soirs.

Jeudi, Boutrond, après une journée fatigante, se dirige donc peu avant 20 heures vers la salle de la salubrité, située à l'intérieur des bâtiments à l'angle de la rue Méchain et du faubourg Saint-Jacques.

Cette salle est une vaste pièce qui communique avec le vestiaire. Le vestiaire, avec ses lavabos et ses portemanteaux, est désert à ce moment. Boutrond, pour se laver les mains, pénètre dans une troisième pièce de débarras, puis enfin dans une sorte de resserre où se trouvent des



# Le Vampire de Saint-Barthélemy

ANGERS

(De notre envoyé spécial.)

C'ÉTAIT la sortie de l'école. En bandes joyeuses les enfants quittaient l'établissement scolaire de Saint-Barthélemy et s'en allaient vers le domicile de leurs parents.

— Allons, Roger, donne-moi la main ! La petite Simone Sauleau n'avait que six ans et demi, mais, étant de dix-huit mois l'aînée de son frère Roger, elle considérait déjà que son devoir était de le surveiller.

Un groupe bruyant prenait la direction du Petit-Montgazon où les époux Sauleau exploient une ferme importante.

En cours de route, les gosses riaient, couraient, sautaient, heureux de vivre par ce bel après-midi de printemps.

Soudain, au détour du chemin, une mince silhouette apparut. C'était celle d'un homme d'une trentaine d'années, vêtu d'un costume gris clair, coiffé d'une casquette et qui s'avavançait en souriant vers les enfants.

— Bonjour, mes petits, dit-il en s'arrêtant près d'eux.

— Bonjour, monsieur.

Bientôt l'homme, qui marchait à côté des gamins, leur parlait gentiment, les caressait et distribuait des bonbons. Il semblait cependant s'intéresser surtout à Simone Sauleau.

— Dis-moi, mignonne, si nous allions cueillir dans les champs un beau bouquet de fleurs que tu offrirais à ta maman. Car tu as une maman, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, monsieur, que j'ai une maman.

— Alors, viens avec moi.

Confiante, la fillette accepta et abandonna la main du petit Roger pour celle de l'inconnu.

— Marchez tout doucement, recommanda-t-elle à ses compagnons, nous allons vous rattraper.

Déjà l'homme l'entraînait vers la prairie voisine.

Le vampire emportait sa proie...

\*\*

M<sup>me</sup> Sauleau était en train de mettre le couvert lorsque le frère de Simone rentra.

— Où est ta sœur, demanda aussitôt la brave femme ?

— Elle vient de partir avec un monsieur cueillir des fleurs.

— Un monsieur ? mais quel monsieur ?

— Je ne le connais pas.

La mère, sans trop savoir pourquoi, se sentit saisie d'une étrange inquiétude. Elle décida sans plus tarder d'aller prévenir le garde champêtre.

— Ne vous tourmentez pas, conseilla ce dernier. Elle va revenir d'une minute à l'autre. Rentrez chez vous et attendez-la.

Mais M<sup>me</sup> Sauleau, à mesure que le temps passait, était gagnée par la peur. Elle présentait maintenant qu'un affreux malheur venait de la frapper.

— Il faut la chercher tout de suite, tout de suite !

— Puisque vous le voulez...

Un instant plus tard, l'alerte était donnée et tous les habitants des maisons voisines se dispersaient dans les champs en appelant :

— Simone ! Simone !

Ce fut un cultivateur, M. Marec, qui découvrit le petit cadavre dans un fossé bordant l'une des fermes du Petit-Montgazon. La fillette était étendue sur le dos. D'une plaie béante à la gorge, le sang avait coulé et formait sur le sol boueux une épaisse flaque

rouge. La jupe et les dessous de l'enfant étaient retroussés.

— Venez vite ! cria M. Marec à ceux qui, cent mètres plus loin, poursuivaient leurs recherches dans les herbes hautes.

Tout le monde se précipita.

— Elle est là, morte...

Il ne pouvait pas en dire plus long. Les femmes essayaient de voir par-dessus les épaules des hommes, reculaient, effrayées, et se signaient.

— C'est affreux.

— On l'a assassinée et violée.

\*\*

Un peu après les gendarmes arriva sur les lieux le parquet d'Angers, qui était composé de MM. Blanchard, substitut, et Pichot de Champfleury, juge d'instruction. Le D<sup>r</sup> Turlais, médecin-légiste, les accompagnait.

A l'endroit où le corps se trouvait, il n'y avait pas grand'chose à apprendre pour les enquêteurs. Le sol était piétiné, mais de nombreux curieux étant venus depuis la macabre trouvaille de M. Marec, il était inutile d'examiner attentivement les traces de pas. Cependant, à quelques mètres du cadavre, on trouva des mèches de cheveux ensanglantés, qui avaient appartenu à la victime.

C'était tout. Pas une empreinte, pas un indice !

Seules, les conclusions du D<sup>r</sup> Turlais apportèrent à l'affaire quelque lumière. D'abord, contrairement à ce qu'on pouvait croire, l'assassin n'avait pas fait subir à la pauvre enfant les derniers outrages. Après lui avoir fracturé le crâne, il l'avait égorgée à l'aide d'un couteau et s'était acharné sur son corps sans vie, enlevant à la partie arrière de la cuisse gauche un lambeau de chair large comme la main.

La scène tragique était facile à reconstituer :

Parvenu au bord du fossé où il entraînait son innocente proie, le monstre se jette sur elle et tente de la violenter ; puis, voyant qu'elle se débat et qu'il ne pourra parvenir à ses fins, furieux, exaspéré, il sort son couteau de sa poche et, du manche, l'assomme. Ensuite, pour l'achever, il l'égorge. Et quand il voit devant lui la pauvre petite chose inerte et pantelante, alors il assouvit sur elle ses horribles instincts de sadique. Il enlève un morceau de cette chair tendre et...

— Non ! Non ! gémissait une vieille femme devant laquelle je me permettais la plus abominable des hypothèses, non ! c'est impossible, il n'a pas mangé ce qui manque...

Pourtant, cette horreur, une fois envisagée, paraissait fort plausible.

Mais cela dépassait l'entendement de tous ces braves paysans angevins. Un assassinat, soit ; le geste d'un sadique, passe encore. De là à parler d'anthropophagie !...

Ce n'est que lorsque quelqu'un prononça le mot de « vampire » qu'ils commencèrent à comprendre. Et encore ils n'osaient même pas y croire.

D'ailleurs on ne parla pas de tout cela devant les infortunés parents auxquels le médecin-légiste avait dit :

— La pauvre petite n'a pas souffert, elle a été tuée sur le coup.

\*\*

Si l'épouvante ne s'abattit pas sur le pays, elle s'y accrût. Car, à vrai dire, cela

faisait déjà longtemps que les mamans recommandaient aux enfants de ne pas s'attarder, le soir, dans les rues désertes : on savait qu'il y avait un individu dangereux dans la région.

En effet, le 28 avril 1932, la petite Simone Fouillard, âgée de dix ans, dont les parents exploient la ferme de Montpentière, près d'Angers, était attirée dans les bois par un inconnu qui lui proposait de cueillir des fleurs et se livrait ensuite sur elle à des violences graves, la laissant sur le sol à moitié assommée.

Un peu plus tard, c'était une autre tentative de viol à Sarrigué, toujours perpétrée de la même manière. Enfin il y avait l'affaire de la rue des Poéliers :

Le 19 novembre 1932, la jeune Lucette Joret, onze ans, qui regagnait son domicile après avoir fait une commission, rencontrait rue des Poéliers un individu qui, brusquement, la prenait par la main et lui disait :

— Viens avec moi te promener.

Comme elle refusait, l'homme la traîna de force dans un couloir et se livra devant elle à des gestes obscènes. Furieux de l'entendre crier, il brandissait un long couteau, lui en portait un coup dans le dos et s'enfuyait. La fillette, grièvement blessée, ne s'était remise qu'au bout de longs mois.

De plus, plusieurs enfants qui revenaient de l'école avaient été abordés depuis par un jeune homme suspect qui leur offrait des friandises ou leur proposait des promenades dans les champs. Fort heureusement aucun d'eux n'avait accepté.

C'est le même qui a tué Simone Sauleau ! déclarent sans hésitation tous ceux dont les gosses avaient été en but aux malsaines entreprises du sadique.

C'est le même ! répéta-t-on dans tout le département.

\*\*

Malgré les plus inlassables recherches, sûreté, brigade mobile et maréchaussée commençaient à désespérer de jamais mettre la main sur l'assassin de Saint-Barthélemy lorsque, par hasard, les gendarmes Chauvin et Tascher rencontrèrent la bonne piste en la personne d'un propriétaire de Port-de-l'Isle.

— Ne vous souvenez-vous pas, leur demanda ce dernier, de la tentative de meurtre qui fut commise, en 1927, sur la personne d'une petite fille. Un homme l'assomma et la viola. Identifié, il fut condamné à cinq ans de prison. Il est sorti maintenant ; c'est peut-être lui qui a fait le coup. A votre place je me renseignerais...

L'enquête fut de courte durée. Mardi dernier, à 9 h. 30 du matin, les gendarmes se présentaient à l'Épicerie Populaire, 31, rue de la Roë.

— Vous désirez, messieurs ?

— C'est bien chez vous, n'est-ce pas, qu'est employé le nommé Pierre Gueurie, né le 20 juillet 1902, à Angers.

— Parfaitement, messieurs, répondit le patron. Il s'agit de notre commis, qui se trouve actuellement dans l'arrière-boutique. Tenez, par ici...

— Ils entrèrent.

L'homme, qui était occupé à éplucher des poireaux, comprit tout de suite de quoi il s'agissait. Arrachant son tablier, il ouvrait une porte donnant sur le couloir et s'enfuyait à toutes jambes.

La chasse à l'homme s'organisa.

— A l'assassin ! A l'assassin ! criaient devant leur porte les ménagères qui ne savaient même pas pourquoi les gendarmes, suivis de tant de gens, couraient à perdre haleine.

Des informateurs bénévoles donnaient de faux renseignements. L'un avait vu le fugitif dans un couloir de la rue du Mail. Un autre affirmait l'avoir aperçu sur un toit ; ce n'était qu'un couvreur qui lui-même recherchait l'assassin.

Ainsi perdit-on complètement la trace de Pierre Gueurie, « le monstre de Port-de-l'Isle ».

Heureusement, vers 13 h. 15, une commerçante l'aperçut rue Eblé, qui passait tranquillement. Elle prévint aussitôt des voisins. Un débitant, M. Tabary, se jeta à sa poursuite et l'aborda au moment où il s'engageait dans la rue Chatelus.

— Que faites-vous par ici, vous avez l'air bien inquiet ?

L'homme n'eut pas un geste de protestation.

— Rien, dit-il simplement. Je ne sais pas ce qu'on me veut, et pourtant on me recherche. Pourquoi ? Je suis innocent !

Mais, après avoir prononcé ces derniers mots, Pierre Gueurie se ravisa soudain. Il porta un violent coup d'épaule à M. Tabary et sortit un revolver de sa poche. Deux coups de feu claquèrent.

— Au secours !

Déjà des passants se précipitaient et désarmaient le meurtrier de la petite Simone Sauleau, qui, lamentable, hébété, s'éroulait sur le sol en gémissant :

— Ne me tuez pas, pitié ! je suis perdu !

\*\*

— Eh bien, oui, commença-t-il, devant les policiers réunis au commissariat central, oui, c'est moi qui ai tué la petite fille de Saint-Barthélemy, comme c'était moi qui, en novembre, avais blessé d'un coup de couteau Lucette Joret, rue des Poéliers.

Roulant des yeux hagards, d'une voix mièvre, à peine perceptible, l'assassin fit le récit de son horrible forfait :

— L'autre jour, j'ai rencontré un groupe d'enfants qui sortaient de l'école. Parmi eux se trouvait Simone Sauleau. Je l'ai entraînée dans le chemin du Moulin, près de la ferme de ses parents, mais je n'avais pas l'intention de la tuer. Brusquement, de mauvais instincts me sont venus ; je me suis jeté sur elle et ai débouffonné un de ses sous-vêtements. C'est à ce moment qu'elle s'est mise à crier. Ses hurlements n'ont affolé ; j'ai vu rouge, j'ai sorti mon couteau et me suis mis à frapper, avec le manche sur la tête, avec la lame dans le cou...

« Vous dites que je me suis acharné sur le cadavre ? que j'ai enlevé un lambeau de chair ? Cela, je n'en sais rien, je ne me souviens pas ! Lorsque j'ai vu que la petite ne bougeait plus, je me suis enfui à travers champs et j'ai regagné mon domicile. Voilà... »

— Pourquoi avez-vous fait cela ?

— C'est l'Instinct ! l'Instinct qui m'a commandé, dit encore le monstre avant de retomber dans une complète prostration.

Dehors, la foule sans cesse grossissante, massée devant les locaux de la police, poussait des cris de vengeance.

— A mort !

— Il faut le lyncher !

— Livrez-nous-le !

— Au bourreau !

Au bourreau ou à l'asile ?

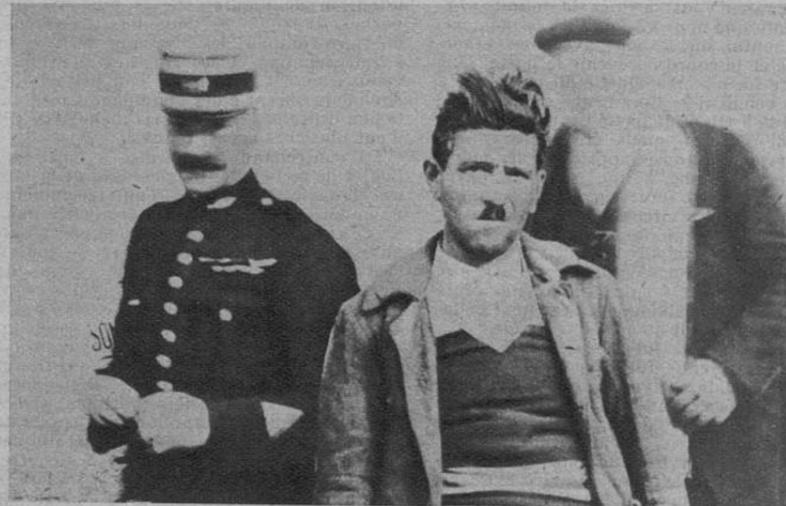
GÉO GUASCO.

## Le bagnard malchanceux



Évadé de Cayenne depuis six ans, Jacques Chevailler, condamné en 1919 pour espionnage, s'est fait reprendre à Paris. L'ex-espion retournera au bagne... (W. W.)

## Paul Vateau condamné à mort



Le féroce assassin des fermiers du Crottet, qui incendia la ferme pour faire disparaître les traces de son crime, Paul Vateau, a été condamné à mort par la Cour d'assises de la Charente, après des débats sans histoire. Voici Paul Vateau arrivant au tribunal d'Angoulême, pour y être jugé. (K.)

## Celui qui a connu Marie-Louise



Au procès du lieutenant Baillie Stewart, on a entendu Victor Sylvester, qui connut la fameuse Marie-Louise, qui aurait cherché à compromettre Baillie Stewart. (I. P. S.)

ment écrit de M<sup>me</sup> V... qu'il allait commencer le cycle de ses exploits habituels. Des bombons délicieux se déposèrent sur les lèvres des assistants. C'est alors que soudain un éclair de magnésium brilla, impressionnant les plaques de deux appareils photographiques stéréoscopiques.

Le résultat fut d'une netteté rigoureuse. M<sup>me</sup> V..., qui avait su habilement dégager sa main droite de l'étreinte des contrôleurs, qui, tous les deux, lui tenaient le même bras, alors qu'ils croyaient en avoir agrippé chacun un, M<sup>me</sup> V... était surprise, plongeant elle-même sa main libre dans le sac de bombons déposé à côté d'elle.

Telle fut la lamentable fin du fameux cercle spirite des Batignolles.

— Et pourtant, dis-je au D<sup>r</sup> Osty, ces séances étaient gratuites, n'est-ce pas ? Cette dame était désintéressée ?

— Hautement désintéressée, me répond le docteur. Mais quoi !... il faut compter avec la nature humaine. La cupidité n'est pas le seul mobile des médiums. Il y a aussi l'orgueil.

M<sup>me</sup> V... ambitionnait d'être un grand médium. Elle ne fut qu'une petite fraudeuse.

\*\*\*

Stanislava fut considérée pendant de longues années comme le médium le plus illustre de l'Europe. Elle avait passionné la Pologne, l'Allemagne, l'Europe orientale. Elle était à la base de la constatation des phénomènes spirites. Le spiritisme, un moment, exista par elle.

Et puis Stanislava vint se faire contrôler à l'Institut Métapsychique de Paris.

Le D<sup>r</sup> Osty conte sans passion ces aventures. A peine a-t-il parfois un ton mélancolique, celui du savant qui a perdu son temps au lieu de faire une découverte.

— Déceler un truquage, dis-je, n'est-ce pas encore découvrir quelque chose ?

Le D<sup>r</sup> Osty ne me répond qu'en me contant l'histoire du médium Stanislava. Nous sommes dans son laboratoire du rez-de-chaussée, armé d'appareils étranges, plus mystérieux pour moi que les évocations médiumniques.

— Elle vint là, sur cette chaise, me dit-il, où elle s'assit à côté de son assistante, M<sup>me</sup> Siczowska...

Là, les phénomènes se produisirent. Les assistants se sentirent touchés par un contact inconnu. Les rideaux s'entr'ouvrirent. Un point lumineux se mouvait dans l'ombre. Des objets étaient projetés dans la salle.

Les séances recommencèrent. Un contrôle sévère avait été institué. La tête, les pieds, les mains de Stanislava étaient étroitement garrottées par des lacets lumineux qui devaient la maintenir en toute immobilité.

Autres séances. D'abord Sophie, l'esprit familier du médium, refusa de se manifester. M<sup>me</sup> Siczowska traduisait :

— L'esprit ne veut pas venir.

Puis :

— L'esprit va venir.

Puis :

— L'esprit est là. Mais l'esprit demande où est le bouton qui peut donner la lumière blanche.

Bien que cette préoccupation matérielle pût paraître étrange chez un pur esprit et faire naître le soupçon, toute assurance fut donnée à cet égard. Le bouton qui pouvait répandre la lumière était hors de portée. Alors, l'esprit Sophie, qui se complait dans l'obscurité, fit son habituelle gymnastique.

Un contrat liait le médium et l'Institut pour une durée de trois mois et de trois séances par semaine. On laissa à Sophie le temps de se familiariser et au médium celui de se rassurer.

Un jour, les appareils sournois de contrôle furent disposés. Sur la demande du médium, tous les instruments scientifiques avaient disparu du laboratoire.

L'esprit Sophie était méfiant. Mais l'Institut était habile. Un puissant appareil photographique était dissimulé derrière une cloison mobile, dont le volet était invisible. Un imperceptible contact permettait sans bruit de provoquer le déplacement de la cloison, l'ouverture de l'objectif et l'explosion de magnésium.

M<sup>me</sup> Siczowska avait dit :

— Sophie est là... Sophie demande l'obscurité.

L'obscurité fut faite. Puis M<sup>me</sup> Stanislava parla.

— La couture du lien de ma main droite est mal faite, il faut la refaire, car Sophie ne veut pas qu'on puisse accuser « sa grande ».

C'est ainsi que l'esprit désignait le médium. On examina avec soin la couture. Elle apparut parfaite. Alors, Stanislava eut un sourire confiant. Et son sourire voulait dire : « Maintenant, vous pourrez être assurés des phénomènes que vous allez constater. »

Les ampoules rouges sont allumées.

— Sophie veut l'obscurité, l'obscurité complète...

Obscurité. M<sup>me</sup> Osty, présente à la séance, est touchée aux genoux. Sur la table, des objets remuent, des objets que Sophie devait déplacer.

C'est le moment. Immédiatement, geste invisible du D<sup>r</sup> Osty. Le panneau silencieux s'écarte, l'objectif ouvre son œil curieux. Le magnésium explose.

— Dans la fulgurance de l'éclair, me dit le D<sup>r</sup> Osty, nous avons aperçu Stanislava

penchée et son bras était tendu vers la table.

— Son bras ? Mais vous m'avez dit que ses mouvements étaient impossibles ! que son garrotage était contrôlé, et qu'un instant encore auparavant, sur l'instance même du médium, on avait vérifié le lien de son bras.

— Précisément, c'était le truc : faire vérifier l'intégrité de l'attache. Truc classique du prestidigitateur. Car tout le secret de Stanislava était là : savoir retirer sa main en la contractant de l'emprise du bracelet lumineux.

Stanislava est prise sur le fait, d'autant que M. Hubert Forestier, chef du spiritisme et assistant, a tourné un commutateur secret. La lumière blanche révèle le médium, les deux mains sur les yeux et les deux poignets encerclés de ganses.

Elle avait eu le temps d'emprisonner à nouveau le bras, qu'elle avait dégagé.

— J'imagine, docteur, que votre sujet devait avoir une attitude plutôt pitoyable.

— Elle resta d'abord sans paroles, immobile et d'apparence résignée, puis elle se leva, arracha ses attaches, cependant que sa compagne se répandait en lamentations.

— Je n'y comprends rien... c'est un mouvement inconscient, certainement...

Que lui répondre ? La preuve était faite.

Le lendemain, néanmoins, M<sup>me</sup> Siczowska revint.

— La fraude, dit-elle, n'est pas du tout certaine. Este-vous sûr de ce que vous avez vu ? Vous vous êtes abusé...

Pour toute réponse, le docteur lui tend la photographie, l'implacable photographie que nous présentons en page cinq.

— Alors, c'est la première fois... Je vous en supplie, docteur, ne publiez pas cette photographie. Vous allez nuire au spiritisme, au psychisme.

— Madame, je suis un homme de science.

— Il va se passer des choses terribles.

Le mari de M<sup>me</sup> Stanislava est un officier polonais impitoyable. Il va la tuer.

Nous publions la photographie. L'officier polonais ne tuera pas le médium. D'autant qu'ils étaient associés, tous les deux, dans l'exploitation de l'industrie médiumnique.

Stanislava ne passionne plus l'Europe savante.

\*\*\*

Cet impeccable contrôle a porté un rude coup au spiritisme, au nom de la science. Sans doute. Mais je ne puis me garder d'un souvenir.

J'évoque cette séance où le médium prétendait faire comparaître l'esprit d'un enfant. Une femme y reconnaît sa petite fille morte. J'entends encore ce cri poignant d'une maman, prononcé avec un accent qui m'entraînait dans le cœur :

— Est-elle heureuse ?

Le médium répondit simplement :

— Elle est heureuse.

Je revois ce visage ravagé de larmes anciennes, qui s'éclaircit, ce visage de mère désespérée, si près de la consolation.

Ce serait si beau si ce n'était pas une illusion !

Et si c'en est une, il faut qu'elle reste pure, qu'elle ne soit pas souillée par la sclérotasse des hommes.

(A suivre.)

M. C.

## Je voudrais un revolver...

Je t'aime... tu m'aimes... nous nous aimons... je ne vous aime plus... ces déclinaisons à l'infini du tendre verbe se terminent souvent — trop souvent — d'identique façon : pan, pan... deux coups de revolver.

Nous vivons, c'est incontestable, à l'âge du browning : notre existence est à chaque instant menacée par un fou, un mécontent, un jaloux... la rubrique rouge s'allonge de jour en jour.

Est-il donc si facile de se procurer un revolver ? Il y a, évidemment, des lois qui en réglementent la vente et le port ; le décret du 2 nivôse an XIV est applicable aux « fusils et pistolets à vent », mais oui, ce n'est pas une plaisanterie ; mais le texte exact, texte d'ailleurs renforcé par la loi plus récente de 1855, donne le droit d'avoir un revolver chez soi... mais non sur soi, ô subtilité ! l'armurier est tenu de livrer l'arme à domicile et ne doit sous aucun prétexte la laisser emporter par le client ou la cliente.

Précaution minime ? Sans doute, mais précaution tout de même, car le mari qui, un beau matin, verra arriver un colis coquet contenant un browning de bon acier, crans de sûreté, six balles — peut-être destinées à l'envoyer ad patres — se dira :

— Tiens, tiens, ma femme a acheté « ça », méfiance !

Et il est certain que le même époux n'ira pas voir si sa douce conjointe a une arme dans son sac, entre son poudrier et son briquet.

Le Parlement, une fois de plus, sera prochainement appelé à légiférer sur une proposition de loi réglementant le commerce du revolver : selon le texte législatif soumis à l'étude de la Commission de l'Administration générale du Palais Bourbon, la vente en est interdite aux mineurs et ne devient licite pour les majeurs qu'après autorisation écrite du préfet, valable pour un an : la vente, l'échange, le prêt entre particuliers des armes sont interdits ; de plus, les armuriers devront tenir un registre paraphé par le procureur de la République ou le commissaire de police, où seront inscrits par les vendeurs les acquisitions ou les échanges d'armes faits dans leurs magasins.

M. Salengro, député-maire de Lille, qui est l'auteur de ce texte, prévoit des peines de six mois à un an d'emprisonnement et des amendes de cent à dix mille francs pour les infractions à cette loi.

En attendant la ratification de cette loi par le Parlement, y a-t-il des difficultés à acquérir un revolver ?

Essayons !

— Monsieur, je voudrais un revolver ! L'aimable jeune homme qui m'accueille à la porte du grand armurier me mène — sans la moindre observation — vers la vitrine où dorment, en apparence inoffen-

sifs, de jolis joujoux... joujoux de mort !

— Voici, madame, les dernières nouveautés (sic), ce qu'il y a de mieux et de plus commode à porter (restic)... Choisissez !

Je choisis... au hasard.

— Maintenant, madame, veuillez avoir l'obligeance de me suivre.

Je tremble... un sévère inquisiteur va-t-il me demander dans quel sombre dessein j'achète cette arme ? Je tremble d'autant plus que mon vendeur m'entraîne vers un lieu sinistre : un sous-sol obscur, des murs épais...

Sur une des parois, le jeune homme de plus en plus gracieux colle une cible, charge le revolver et me le tend.

J'ai compris : on va m'apprendre à tirer au cas où j'ignorerais cet art délicat :

— Visez, madame...

Je vise...

— Parfait ! admira le vendeur, vous seriez capable de tuer un homme du premier coup !

Après ce satisfecit, je n'ai plus qu'à quitter le stand de tir, à payer mon revolver et à l'emporter... si on me le donne : la loi du 2 nivôse an XIV me revient à l'idée... sous aucun prétexte l'arme ne peut être emportée, mais doit être livrée à domicile.

On va sûrement me demander mon nom et mon adresse.

Je vais à la caisse : voici le prix du revolver que le jeune homme me tend, dûment emballé : on ne me demande rien...

Tant pis ! une question me brûle les lèvres, je la pose :

— Je croyais, monsieur, que vous deviez réclamer l'identité de tout acheteur et livrer l'arme à domicile ?

Le sourire du jeune homme s'accroît ; un peu d'ironie se glisse dans sa réponse.

— Oui, madame, c'est juste... mais on voit bien à qui on a affaire, n'est-ce pas ? vous n'avez pas l'air d'être nerveuse...

Je tâte dans mon sac le petit paquet — contenant du bromure — acquis tout à l'heure chez le pharmacien... il faut croire que ma « nervosité » ne se voit pas.

— D'ailleurs, conclut le vendeur, si vous achetez un revolver à l'hôtel Drouot, au marché aux puces ou chez un brocanteur, nul ne vous demandera rien !

C'est d'une logique irréfutable ; je sors donc du magasin, avec mon arme bien ficelée : comme c'est simple et facile d'acheter un revolver !

Devant la boutique de l'armurier, une jolie femme, livide malgré le rouge et l'ocre « pays chaud » de ses joues est arrêtée : ses yeux fixent avec quelque égarement, semble-t-il, les minuscules revolvers nacrés étalés comme des bijoux sur le velours bleu de nuit... elle les regarde... fascinée... attirée comme par un aimant... Entrera-t-elle ?

SYLVIA RISSER.

## La fouille des Cargos

(Suite de la page 11.)

complète, car les volets des hublots avaient été fermés, je faillis trébucher sur un obstacle...

« J'appelai mes hommes en leur disant d'allumer un falot. A la lueur tremblante de ce lumignon, un spectacle effarant s'offrit à nos regards. C'était une vision de cauchemar : à nos pieds gisaient neuf cadavres nus. Ils étaient rangés côte à côte, la face grimaçante. Vous devinez la minute d'épouvante que nous vécûmes en ce moment. Je remontai sur le pont avec mes subordonnés et je cours prévenir le poste. Une enquête fut ouverte. Quel était ce bateau ? D'où venait-il ? Comment avait-il été amené là ? Où était passé l'équipage qui le montait ? Enfin quels étaient ces neuf cadavres ? L'autopsie apprit que les morts avaient succombé à une sorte de fièvre jaune, mais cette indication ne nous apprenait rien sur les circonstances qui avaient conduit ce bateau fantôme sur les côtes françaises, et surtout le motif qui avait poussé le reste de l'équipage à effacer le nom du bâtiment, à enlever le pavillon de la nationalité et à abandonner les neuf cadavres. On n'en sut jamais davantage.

« Le mystère ne fut pas éclairci. La seule hypothèse retenue fut celle-ci : le bateau inconnu devait se livrer à la contrebande ; une épidémie ayant sévi à bord, le commandant avait décidé de le quitter avec ses hommes valides et, afin d'éviter les investigations policières qui auraient pu avoir des conséquences fâcheuses, le navire avait été débarrassé de son nom, de son pavillon et de tous les papiers du bord susceptibles de l'identifier.

Le métier de douanier maritime comporte ses risques. Témoins les deux faits suivants qui nous ont été relatés. Un jour, les douan-

niers du port de Marseille furent appelés à vérifier la cargaison d'un voilier venant de l'Afrique du Sud : cette cargaison n'était pas ordinaire ; il s'agissait d'une ménagerie ; il y avait deux tigres, un lion, quatre léopards, un panthère et une douzaine de singes. Or, ces animaux heureux de sentir la terre ferme toute proche, après une rude traversée, manifestèrent avec colère leur intention de monter sur le plancher des vaches. Lorsque les douaniers arrivèrent, un tigre rompan les barreaux de sa cage s'était échappé et les singes étaient parvenus à ouvrir la grille de leur prison. Les douaniers durent aider l'équipage à rétablir le bon ordre et ce ne fut pas tâche aisée ; il y eut plusieurs agents blessés.

La contrebande des armes à bord fait l'objet de recherches particulières de la part des douaniers maritimes. Tout récemment, une affaire importante fut découverte dans les circonstances assez singulières : un navire de commerce transporta un jour à Marseille plusieurs milliers de canons de fusils, mais inutilisables en cet état et considérés par conséquent comme de la ferraille. Or, quelques jours plus tard, on découvrit à bord d'un autre bateau un lot considérable de crosses de fusils qui furent signalées comme des rebuts. Vingt-quatre heures après, un troisième bâtiment arriva dont la cargaison comprenait des caisses de gâchettes et autres parties métalliques d'armes à feu. Malgré l'astuce des contrebandiers un rapprochement s'imposa : chaque bateau avait amené une partie de fusil, et à eux trois l'arme complète. La ruse était étonnante et les contrebandiers en furent pour leurs frais d'imagination.

H. M.

PROCHAINEMENT

POLICE-MAGAZINE publiera

**Matricule**  
**46.635**

Mémoires authentiques  
d'un bagnard

**Matricule**  
**46.635**

EST L'ÉTUDE LA PLUS  
COMPLÈTE QUI AIT ÉTÉ  
PUBLIÉE JUSQU'A CE JOUR

**SOIGNEZ CHEZ VOUS**  
 SANS PERTE DE TEMPS, SANS FIGURES,  
 SANS INTERRUPTION DANS VOTRE TRAVAIL  
**MALADIES INTIMES DES DEUX SEXES**  
 SYPHILIS, BLENNORRHOË, URETHRITES, PROSTATE,  
 CYSTITES, PERTES, MÉTRITES, IMPUISSANCE  
 Traitement facile à appliquer soi-même à l'usage de tous. Efficace et sûr  
**SERUMS - VACCINS NOUVEAUX**  
 Venir ou écrire: Doct. 71, r. de Provence, Paris-9<sup>e</sup>  
 Angle Chaussée d'Antin

**INFAILLIBLEMENT** avec l'**IRRADIANTE**  
 envoyée à l'essai, vous soumettez de près ou de loin quel'un à VOTRE VOLONTÉ. Demandez à M<sup>lle</sup> GILLET, 169, r. de Tolbiac, PARIS, sa broch. grat. N°4.

**GRATUITEMENT**

Nous vous enverrons la brochure reproduisant en couleur **FOU-YU**, talisman unique, avec le moyen de profiter de ses vertus bienfaisantes.

**RICHESSES MARIAGE - ENFANTS DIGNITÉS - LONGÉVITÉ**

C'est à la suite des confidences d'un grand savant chinois, ancien Cosmogoniste du Palais Impérial, que nous avons pu rétablir dans leur forme primitive, tous les éléments de ce merveilleux talisman. Depuis 4.000 ans, **FOU-YU** attire le bonheur sur les initiés qui le portent. Nous vous l'offrons aujourd'hui sous forme de ravissants bijoux: gros cabochons de **JADE**, monture argent ou or et incrustation de laque.

Ecrivez de suite au Service G  
**Ch. OUDIN, Joaillier**  
 17, AV. DE L'OPÉRA, PARIS



**EN RÉCLAME**

Frs : 288

payable

Frs :

**24. »**

**PAR MOIS**

N° 11. — Appareil « RÊVE IDÉAL » pour pellicules 6x9 entièrement métallique, beau gainage, bordé métal poli, soufflet peau, viseur iconomètre, mise au point avec l'arrêt automatique à l'infini et échelle graduée, obturateur trois vitesses et deux poses, propulseur métallique, objectif anastigmat Magir Hermagis très lumineux F. 6,3. **EXPÉDITION FRANCO, Frs : 288. », payable Frs : 24. » par mois.**

N° 12. — Même appareil que ci-dessus, mais format 6½x11. **Frs : 294. » payable Frs : 24.50 par mois.**

N° 4. — Appareil photo pour plaques 9x12. **Frs : 294. », payable Frs : 24.50 par mois.**

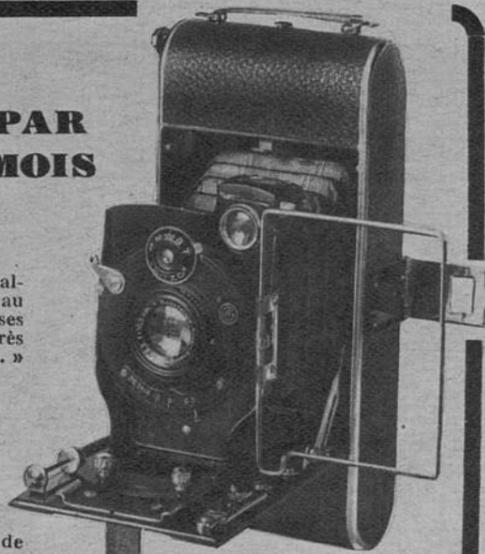
**BULLETIN DE SOUSCRIPTION P. O. 7**

Je prie la **Maison Girard et Boitte, S. A., 112, rue Réaumur, à Paris**, de m'envoyer franco un appareil photographique n° ..... de ..... frs., payable ..... fr. par mois, que je paierai en 12 mois au compte de chèques postaux Paris 979.

Fait à ..... le ..... 193 ..

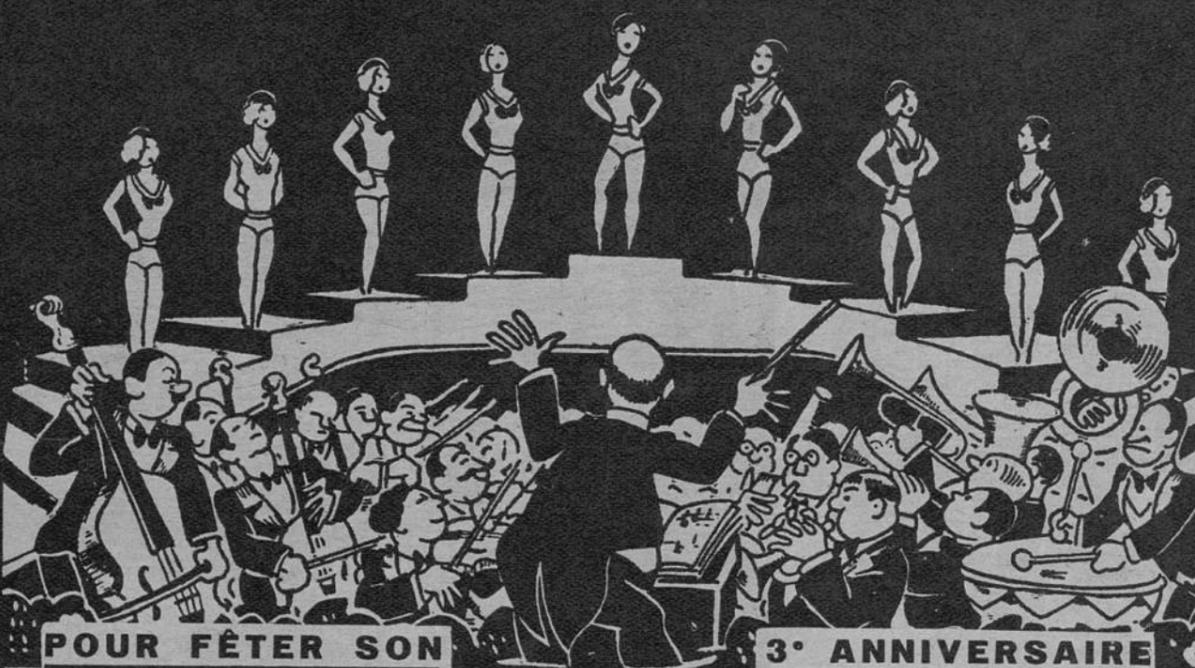
Signature :

Nom et prénom .....  
 Date et lieu de naissance .....  
 Profession .....  
 Domicile .....  
 Département .....  
 Gare .....



Demandez notre catalogue général n° 66

**Girard & Boitte**  
 112, Rue Réaumur PARIS - 2<sup>e</sup>



**POUR FÊTER SON**

**3<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE**

La Société Anonyme Française **STERLING TEXTILES**, qui a depuis sa fondation réellen. distribué plus d'un MILLION aux lauréats de ses concours, OFFRE cette fois

**50.000 francs**

DE PRIX EN ESPÈCES, déposés chez M<sup>r</sup> PERRIN, Huissier à Paris

**TROUVEZ LES 2 BEAUTÉS ... et GAGNEZ le 1<sup>er</sup> Prix de 25.000 Frs.**

SANS ENGAGEMENT DE VOTRE PART, indiquer sur une feuille de papier parmi les 14 beautés ci-contre, les deux semblables (robe, chapeau, col) ainsi que vos noms, prénoms, adresse et le nom de ce journal.

**ATTENTION : elles se ressemblent toutes, mais 2 seulement sont identiques.**

RÉPONDEZ SANS TARDER, une prime de célérité de **1.000 francs en espèces**, sera adressée aussitôt au concurrent qui se qualifiera le premier avant le 28 Avril 1933.

Envoyez de suite votre réponse à

1<sup>er</sup> prix ..... 25.000 frs  
 2<sup>e</sup> prix ..... 5.000 —  
 3<sup>e</sup> prix ..... 2.000 —  
 10 prix de 500 frs 5.000 —  
 30 prix de 100 frs 3.000 —  
 10 pr. sup. de 1000 fr. 10.000 —  
 Total ..... 50.000 frs

Chaque concurrent qualifié qui n'aura pas gagné un de ces prix en espèces, sera récompensé. Ce concours se termine le 30 Juin 1933

Pour départager les concurrents, qui se seront conformés à nos conditions habituelles, des juges impartiaux tiendront compte de la présentation générale des réponses

**STERLING TEXTILES | RAYON 31 | 56, RUE BEAUBOURG PARIS-3<sup>e</sup>**

**L'ENNUI C'EST LA MORT ! POUR RIRE, FAIRE RIRE**



Demandez les catalogues *Farces Attrapes, Surprises, pour Soirées et dîners, Chansons, Monologues, Prestidigitation, Physique, Maginésie, Librerie.* — Envoi contre 2 fr. en mentionnant le nom du journal. H. BILLY, 8, rue des Carmes, Paris. Maison fondée en 1808.

**COPIES** adresses pr enveloppes 15 fr. le cent et bons gains pr tous. Renseignements et échantill. du travail gratis. Laboratoires B. U. PROVENCE, à Marseille.

G.7

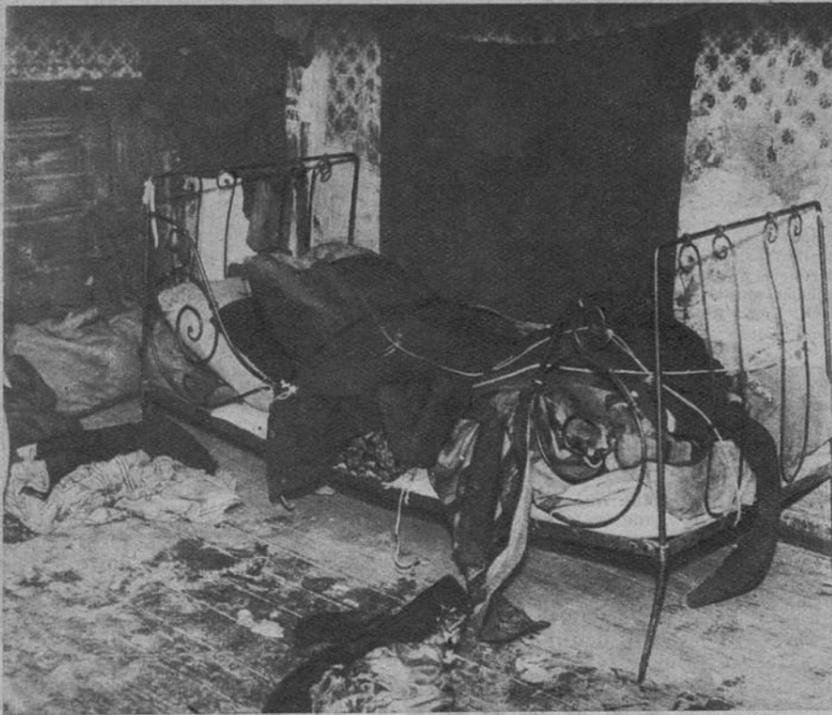
**Pour Maigrir**

Prenez les **PILULES GALTON** le meilleur amaigrissant Réduction rapide des Hanches, du Ventre, du Double-Menton, etc. Absolument sans danger. Le flacon avec notice, contre remb.: 20 fr. 85 - J. RATIE, ph., 45, r. de l'Echiquier PARIS, 10<sup>e</sup>

ÉCRITURES chez soi. 4 à 500 frs par mois prouvés officiellement. **GANACHAUD, 63, rue Barbatre, REIMS**

**AVENIR** dévoilé par la célèbre voyante M<sup>me</sup> MARYS, 45, r. Laborde, Paris-8<sup>e</sup> Env. prén. date de nais. 15 fr. mandat (de 3 à 7).

**TIMBRES-POSTE GRATUIT** : 20 Charkhari, Nicaragua, Soudan, Tchad etc., et 1000 charnières, si vous découpez et nous retournez l'annonce. De plus, nous joindrons des feuilles de timbres à choisir, franco et sans obligation d'achat. Remise énorme sur catalogue. **REKLAME-VERLAG**. (Dépt 35), Rothenburg o. Tbr., Bavière. (Allemagne).



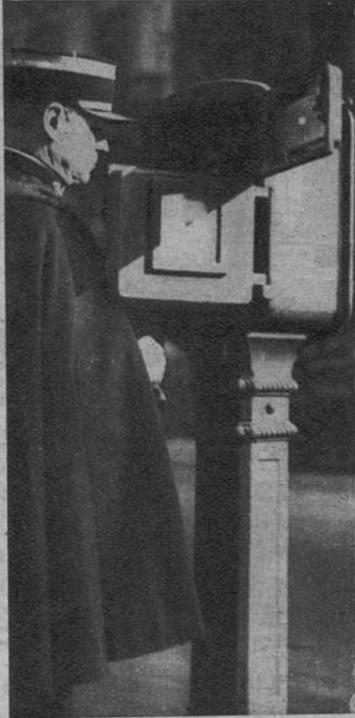
A Metz, une Polonaise, M<sup>me</sup> Jaskoll, qui vivait avec un compatriote, nommé Osiewitz, l'a ligoté, alors qu'il était endormi, et frappé à coups de marteau et de rasoir. Puis la meurtrière s'est pendue dans sa cellule. Voici la chambre du drame et le lit où le malheureux fut assommé. (G.)



Devant les tribunaux messins, voici les cinq cambrioleurs qui terrorisèrent la région, mêlant à leur actif une trentaine de cambriolages, tous commis avec une rare audace. Leur attitude devant les juges fut des plus humble. De gauche à droite : Durank, Vigier, Rehms, Ferraton, Chevel. (G.)



A Paris, les usines Citroën ont été fermées, à la suite d'un mouvement de grève entraîné par une réduction des salaires du personnel. Comme on craignait quelques incidents, la police a gardé les usines. Le mouvement s'étend à vingt et un mille ouvriers. (R.)



Les ouvriers des usines Citroën ont tenu un meeting en vue des mesures à prendre. Un agent était en communication téléphonique avec la Préfecture. (H. M.)



Le sergent-gérant du mess, au 3<sup>e</sup> bataillon du 21<sup>e</sup> régiment d'infanterie coloniale, Henri Gérald, âgé de vingt-sept ans, a comparu devant le Conseil de guerre de Paris. Il avait détourné 4 471 francs, au préjudice de sa caisse. Six mois de prison avec sursis. (Fulg.)



Voici, au commissariat de la Madeleine, à Paris, les deux jeunes bandits italiens, Alexandre Pillo (à gauche) et Alfred Mariello (à droite), qui attaquèrent et blessèrent, en plein jour, un bijoutier de la rue Royale, dans son magasin. (Rap.)



A Bourgneuf, Joseph Wintersheim, dans une crise de jalousie, a lardé sa concubine, Marie-Antoinette Rienhardt, de sept coups de baïonnette. (W. W.)



Dans l'attente du verdict qui, sans le condamner expressément, a retenu sept sur dix des inculpations pour une sentence ultérieure, le lieutenant écossais Baillie Stewart, inculpé de trahison, s'entretient avec son défenseur, Mr. Norman Parkes. (K.)